

L'Aiguillon d'Amour
(Stimulus Amoris)



Fr. Jacques de Milan, O. F. M.

Nouvelle bibliothèque Franciscaine. —
2^e Série, T. ix.

l'Aiguillon d'Amour
(Stimulus Amoris)

TRAITÉ D'ASCÉTISME

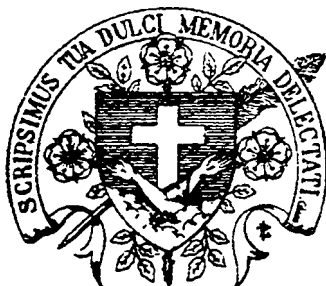
Longtemps attribué à Saint Bonaventure O. F. M.

Composé par le Fr. Jacques de Milan O. F. M.

Traduit en français par le P. UBALD d'Alençon.

*Hic est fructus omnium scientiarum ut in
omnibus aedificetur fides, honorificetur
Deus, componantur mores, hauriantur
consolationes quæ sunt in unione sponsi et
sponsæ.*

(S. Bonaventure).



PARIS

Ancienne Librairie Poussielgue - J. de gigord, successeur

15, RUE CASSETTE, VI^e

MAISON SAINT-ROCH - COUVIN (BELGIQUE)

1910

INTRODUCTION

La spiritualité, c'est la voie, par laquelle l'âme dégagée des sens va à Dieu et s'unit à lui.

Il y a différentes méthodes de spiritualité, il y a divers chemins pour aller à Dieu.

La voie franciscaine, c'est celle qui passe par le mépris total de soi-même et du monde et par le saint usage des créatures visibles pour aller amoureusement le long du chemin de la passion de Jésus-Christ vers le cœur invisible de Dieu, voie gravie d'un cœur tendre, d'un esprit simple et spontané, généreux et joyeux, voie franchie par une âme totalement dépouillée de tout et ne vivant que de la pauvreté la plus stricte.

C'est à cette école franciscaine¹ que se rattache le livre aujourd'hui publié à nouveau. Ce livre a été écrit dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Il a été maintes fois édité sous le nom de saint Bonaventure, mais il n'est pas de cet auteur : il est inspiré cependant beaucoup de son esprit et nombreux se comptent les passages dont les pensées se retrouvent enchâssées dans les pages authentiques du séraphique docteur.

C'est le frère Jacques de Milan qui est le vrai rédacteur du *Stimulus Amoris*. L'influence de son ouvrage fut telle que cette œuvre, à diverses reprises, fut augmentée, démarquée, refondue.

¹ Cf. P. Gratien de Paris, dans sa belle étude parue aux *Études Franciscaines*, n° d'octobre 1907 et dans la même revue, tom. XXIII, p. 331, les pages si lumineuses du P. Eugène d'Oisy.

On en connaît au moins une demi-douzaine de rédactions, dont trois principales. La dernière en date fut attribuée à la plume du P. Henry de Baume, confesseur de sainte Colette. Le rôle que joua cet éminent religieux dans son Ordre, au XV^e siècle, permet de supposer que, sous son patronage, le *Stimulus Amoris* continua de jouir d'une influence extrême.²

Dans son texte original et dans sa rédaction dernière, le *Stimulus Amoris* est donc un ouvrage éminemment franciscain, empreint d'un esprit de mortification extrême et d'une tendresse indicible pour Jésus-Christ. Il constitue aussi un anneau très important de la chaîne ascétique formée avant lui par saint Paul, saint Ignace d'Antioche, saint Bernard, saint François, et après lui par sainte Catherine de Bologne, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint Laurent Justinien, sainte Véronique de Julianis.

Il a fallu la nécessité de combattre les erreurs de Molinos et des Quiétistes, l'impérieux besoin de lutter contre Jansénius et ses adeptes ; il a fallu enfin la création, au XVI^e siècle, d'une méthode de spiritualité toute aristotélienne pour détourner l'esprit chrétien des conseils de *l'Imitatio Jesu Christi* et du *Stimulus Amoris*,

² C. Douais a étudié en détail un ms, attribuant une rédaction du *Stimulus Amoris* à Henry de Baume, dans les *Annales de Philosophie Chrétienne*, tom. XI. p. 361 et s. D'autres mss. portent la même attribution, par exemple : Troyes 1397 – Semur 40 – Bibl. royale Belgique 2173 – Évreux 55 – Montpellier, Éc. de Médecine 1267.

ouvrages à la fois très humains et très divins, livres frères sortis de la même source.

Aujourd'hui cependant, il y a un retour vers les formes de dévotions du passé avec le culte du Sacré Cœur de Jésus. Et, chose curieuse, les ennemis de la vieille méthode franciscaine se rangent parmi les plus ardents propagateurs de ce culte, sans se douter qu'en ce faisant ils adorent ce qu'ils ont brûlé.

Leur faute avait été de rejeter le mysticisme, parce qu'il a des apparences voisines de celles de l'hystérie, tout comme le génie avec la folie et la tendresse la plus vive et la plus pure avec la volupté la plus raffinée. Et c'est dans ce même envisagement des choses que des personnages comme le critique Oudin au XVIII^e siècle, ou l'abbé C. Douais à la fin du XIX^e, ont apprécié ou mieux désapprécié le *Stimulus Amoris*. D'après ce dernier, par exemple, l'Écriture Sainte y est à peine citée, les développements ont des longueurs fatigantes, le mot manque souvent de netteté, la phrase sent l'embarras, l'ensemble est diffus, il y a de la coquetterie mignarde et de la dévotion mielleuse, la pensée n'est pas toujours juste, la langue n'est ni vigoureuse, ni correcte, ni sobre comme celle du XIII^e siècle.³

³ Cf. *Annales de Philos. Chrét.*, tom. XI (1884-1885), p. 361-373 et 457-470 et les *Études Franciscaines*, tom. X (1903), p. 318. — C. Oudin, *Script. Eccles.*, t. III, col. 422-424. — B. Hauréau, *Notices et Extraits*, t. III, p. 308 et tom. V, p. 173. — L. Delisle, *Inv. des mss. fr. de la Bibl. Nat.*, t. I, p. 83-84. — P. Paris, *Manuscrits français*, t. VII, p. 208. — Sbaralea, *Suppl. Script. Min.* (1806), p.

En face de ces critiques, nous avons beau jeu à faire parade des éloges décernés au *Stimulus Amoris* par Gerson, le V^e Louis de Grenade, saint François de Sales et les éditeurs sans nombre qui l'ont publié. Le goût qui a présidé à la rédaction du livre n'est peut-être plus tout à fait le nôtre ; la langue n'est sans doute pas toujours d'une élégance parfaite ; les chapitres ne se suivent pas en ordre parfaitement didactique, le volume en son ensemble n'occupe pas le premier rang dans la littérature du XIII^e siècle. Au moins doit-on reconnaître qu'il est sorti du cœur d'un très grand contemplatif et que cette œuvre devint populaire et produisit beaucoup d'effet sur les âmes religieuses pendant tout le Moyen Age.

Et maintenant s'il est vrai que la vie franciscaine n'est autre que la pratique parfaite des conseils évangéliques dans ce qu'ils ont de plus pauvre et de plus mortifié, s'il est vrai que les enfants du Séraphin d'Assise ont pour idéal de reproduire amoureusement l'acte le plus admirable de l'adorable vie de notre divin Sauveur : je veux dire sa passion avec sa pauvreté et son dénuement jusqu'à la mort ; oh ! puisse ce présent livre, non pas attirer à l'Ordre franciscain, mais mettre dans les âmes plus d'idéal chrétien, plus de désir de la pauvreté et du détachement des biens de la terre, plus d'amour de la sainte

333. — *Hist. litt. France*, t. XIX, p. 285.

passion de notre cher maître et Seigneur Jésus-Christ.

Ainsi soit-il.

NOTE

Les exemplaires du *Stimulus Amoris*, sous l'une ou l'autre rédaction, sont innombrables. Sans doute, il faut les distinguer avec soin de l'œuvre de même titre attribuée à saint Anselme et à saint Bernard (Migne, *Patr. lat.*, tom. 184, p. 933 – tom. 158, p. 748 – tom. 183, p. 1181). Mais en ce qui regarde le seul texte franciscain, on le rencontre en presque toutes les bibliothèques. La Nationale de Paris en possède neuf éditions séparées, jusqu'en 1663. Les bibliographies de Hain, Brunet, Pellechet, en dressent la longue énumération. Naturellement, les anciennes collections des œuvres complètes de saint Bonaventure contiennent aussi le *Stimulus Amoris* (Vatican, 1596, tom. VII, p. 20 – Venise, 1611, tom II, p. 8 – Lyon, 1647, t. II, p. 199 – Venise, 1756, t. XII, p. 1 – Paris, 1864, t. XII, p. 631).

Il a été traduit en français par le frère mineur Simon de Courcy (f. fr. 926 de Paris), par le chancelier Gerson, par Fr. Jean de Brixey,⁴ franciscain et maître en théologie (f. fr. 1834), par Tristan de Brissey (f. fr. 9623), au XV^e siècle, par le bourbonnais Blaise de Vigenere (1606), par Godeau (1712), par Berthaudier (1854). Les deux traductions f. fr. 1834 et 9623 ont ce détail de caractéristique qu'elles présentent en même temps un nouvel arrangement des matières. L'ouvrage y

⁴ Cf. *Arch. franc. hist.* 1910, p. 130 et 131, Jean de Brixey mourut le 18 février 1445. Il était gardien à Paris en 1390.

est divisé en quatre parties : la première traite de la doctrine de sainte oraison (6 chapitres), la seconde de la parfaite contemplation (18 ch.), la troisième de la passion de J.-C. (13 ch.), la quatrième de diverses consolations (8 ch.). Un autre auteur, celui qui a écrit le ms. 946 de la Mazarine, fol. 1-25, a fait également un travail personnel en sa traduction par une disposition nouvelle des éléments originaux.

Le *Stimulus Amoris* le plus répandu est partagé en trois livres de vingt, dix-huit et quinze chapitres.

Nous prenons ici pour base le texte établi par nos Frères de Quaracchi en 1905, dans le tome IV de leur très intéressante *Bibliotheca ascetica medii aevi*, d'après trois mss. : Munich, Bibl. roy. lat., 5159 (XIII^e siècle) – Florence, Laurent. 10. Plut. XIX. dextr. (vers 1300) –

Mayence, 498 (XIII-XIV^e s.). A l'occasion, surtout pour le chapitre VII, j'ai eu recours à un bon ms_v le f. fr. 16518 (vers 1400) et à un second du XIII^e siècle, Bruges, 303 (cat. Laude). Au sujet d'un passage de ce chapitre (cf. plus bas, p. 45), voici les principales variantes de l'édition Quaracchi qui est certainement fautive :

Bruges, 303 (XIII^e s.)...*nec de congruo huic tue superbie preponderare concupiscentias aliorum, et cum a sapientibus sciatur quod sicut contingit de bono ita et de malo, et quod aliud est defectum in quolibet reperire quem in aliis tam excellenter non possimus invenire debes...* Je

crois qu'il faut corriger et lire :... *quem in nobis tam excellenter...*

Munich, lat. 5159 (XIII^e s.) :... *in quolibet reperire quam (defectum) in aliis tam excellenter non possumus (sicut in nobis) invenire*⁵... Les mots entre parenthèses sont en marge dans le ms. et Quaracchi ne les a pas donnés. De plus, Quaracchi publie :... *in quolibet reperire quem...*

Arsenal, 775, fol. 65 r^o B., *preponderare conscientias aliorum. Et cum a sapientibus sentiatur quod sicut contingit de bono ita et de malo quod aliquod defectum est in quolibet reperire quamvis in aliis tam excellenter non possumus invenire*...⁶

Mazarine, 858, fol. 72 v^o (XIV^e s.) :... *Sicut contingit de bono ita et de malo quod aliquod defectum est in quolibet reperire quam in aliis tam excellenter non possumus invenire, debes tunc firmissime...*

Bibl. nat. Paris, f. fr. 16158, f. 45 (XV^e s.) :... *hoc ipso debes te superbissimum reputare nec de congruo huic tue superbie comparare conscientias aliorum. Quod si prava tibi dixerit conscientia quod sicut contingit de bono ita et de malo quia aliquem defectum est in quolibet invenire, debes...*

L'édition Vaticane, reproduite par Vivès, à Paris, porte un texte que je n'ai lu en aucun ms. :... *Nec de congruo deberes huic tue superbie praeponderare*

⁵ Je remercie mon ami le R. P. Héribert Holzapfel qui a bien voulu examiner ce ms, de Munich à ma demande.

⁶ Dans ce ms., ce chapitre est le quatrième de la première partie. Ce ms. a été écrit à Metz, en 1393, par le célestin Jean de Mouzon ; il est donc très curieux à étudier pour la question de l'attribution à Henry de Baume.

conscientias aliorum, nullum etiam quantuncunque publice peccatorem iudices vel contemnas quia noscitis finem eius. Potens est enim justificare impium. Te ergo et non alios iudices, quod si facere non potes, debes tunc firmissime credere...

Le chapitre *Ad compatiendum*, qui concorde merveilleusement avec tout le *Stimulus Amoris*, est ajouté en appendice parce qu'on ne le trouve que dans les manuscrits du XIV^e siècle. Dans le grand *Stimulus Amoris*, ce chapitre est le second du livre premier.

La *Præparatio ad missam* (grand *Stimulus Amoris*, p. II ch. XVII) est dans les manuscrits de la même date ; mais elle est certainement tirée et presque mot à mot de *l'Instructio sacerdotis ad se præparandum ad missam* (*Opera S. Bon*, éd. Vivès, tom. XII, p. 288), court traité qui n'est lui-même qu'un résumé du *De præparatione ad missam* de saint Bonaventure (éd. Quaracchi, t. VIII, p. 99. cf. *Opera S. Bon* ; Quaracchi, tom. VIII, pag. CXII col. a.

L'AIGUILLON D'AMOUR

J'ai élevé mon âme vers vous, mon Dieu,⁷ confiant en votre très libérale tendresse, alléché par votre merveilleuse suavité et par la douceur de vos parfums, entraîné par le lien indissoluble de votre charité brûlante, j'ai levé mes yeux vers vous qui habitez au ciel⁸ et réjoui par la splendeur du Soleil de justice, excité par la clarté de votre lumière, je cherche avec avidité la beauté magnifique de votre visage très aimé. Tout ce qu'il y a d'intime en moi me presse de répondre à votre désir de vous être agréable, à votre demande de vous offrir ce qui vous est meilleur, et moi, indigne serviteur, je cherche comment je pourrai servir dignement un si grand maître.

Élevé jusqu'à votre gloire et sur la prière d'un ami, pressé par le zèle de mon âme, j'ose donc exposer faiblement, en quelques méditations, la façon dont chacun doit vous chercher avec empressement, comment on peut vous trouver, comment on peut approcher de vous et vous tenir étroitement dans ses bras. Et si je semble toucher plusieurs cordes, toutes cependant vibrent en harmonie et, pour les oreilles pures, elles ne jouent qu'une seule mélodie. Bien qu'en effet les différents chapitres parlent de sujets nombreux et divers, tous pourtant ne font

⁷ Ps. 24. 1.

⁸ Ps. 122. 1.

retentir qu'un son : celui de la perfection de l'âme pour la gloire divine. Si vous trouvez autre chose, pieux lecteur, corrigez-le avec bénignité sans le détruire, car ce n'est pas la malice, mais bien la simplicité qui en est la cause. Vous y trouverez différentes manières de procéder : par cette diversité de méthode et de sujet, l'ennui sera diminué pour le lecteur, son âme sera élevée vers le ciel avec plus de sûreté, éclairée de rayons multiples, nourrie de divers mets, attirée enfin par la multiplicité et la variété.

Pour vous, mon frère Jean, qui êtes nommé plein de grâces, recevez ce petit présent que vous m'avez souvent demandé dans votre humble charité et dans votre charitable humilité, à moi, indigne, qui porte pourtant le nom de « supplantateur »,⁹ et ne riez point de ma simplicité, mais plutôt comme à un petit enfant qui balbutie et qui agite ses membres mignons, souriez comme une tendre mère et réjouissez-vous. Je sais que vous aimez la simplicité et les aliments les plus ordinaires, vous les goûtez avec plaisir et comme un affamé, car votre désir est insatiable, et vous saisissez avidement ce que l'on vous offre. Ouvrez donc votre cœur et incorporez-vous ce que je vais écrire, bien que ce soit rude : c'est un préservatif et un principe de conservation de la sève qui nous est nécessaire et je l'ai tout tiré de l'arbre de vie. Prenez donc garde que le bois de la

⁹ Fr. Jacques de Milan.

science ne vous éloigne de cet aliment et que vous ne redoutiez de paraître nu devant le Christ ; faites attention que ce qui est insipide ne vous paraisse agréable et que ce qui est délicieux ne vous semble insipide.

Dans cet écrit, l'homme dévot trouvera une méthode de vie, de prière et de méditation. Le parfait s'y excitera à surmonter les difficultés, à vaincre les adversités, à s'élever jusqu'au sublime. Le juste y puisera le moyen de s'arracher à ce qui est infime, de se recueillir intérieurement et de s'exhausser doucement jusqu'au sommet du bien. Que celui-là donc qui veut aller à la perfection lise et mette en pratique ce que je vais écrire sous l'impulsion de la grâce de Jésus crucifié.

PRIÈRE

Transpercez, ô très doux Seigneur Jésus-Christ, les moelles de mon âme de l'aiguillon très suave et très bienfaisant de votre amour. Blessez les entrailles de mon âme de votre charité véritable, fraternelle et apostolique afin qu'elle brûle et languisse et se liquéfie vraiment et toujours, mon âme, de votre unique amour et de votre désir. Que mon âme soupire et se sente défaillir au milieu de votre demeure ;¹⁰ qu'elle souhaite de se fondre et d'être avec vous. Faites que mon âme ait toujours soif de vous seul, ô pain de la vie céleste descendu du ciel, pain des anges, réfection des âmes saintes, notre pain

¹⁰ Cf. Ps. 83. – Phil. 1. 23. – Sapiens. 20. 20 et 21.

quotidien et supersubstantiel qui possédez toute saveur, toute douceur, tout enivrement, toute suavité. Vous, que les anges désirent voir, soyez la nourriture et le breuvage continuels de mon cœur ; que votre douceur, que votre saveur rassasient les entrailles de mon âme. Qu'elle ait toujours soif de vous, ô fontaine de vie, fontaine de sagesse, fontaine de science, fontaine de lumière éternelle, torrent de volupté et de fertilité dans la maison de Dieu. Qu'elle rôde toujours autour de vous, qu'elle vous cherche, qu'elle vous trouve ;¹¹ qu'elle se porte vers vous, qu'elle parvienne à vous ; soyez l'objet de sa pensée et de sa parole ; qu'elle fasse tout pour votre louange et la gloire de votre très doux nom, avec humilité et discrétion, avec amour et plaisir, avec facilité et tendresse, avec patience et paix, avec succès et persévérance jusqu'à la fin. Vous seul soyez-moi toujours tout en tout, soyez-moi toujours toute mon espérance, ma confiance, ma richesse, mes délices, mon plaisir, ma joie, mon agrément, mon repos, ma tranquillité, ma paix, ma suavité, mon parfum, ma douceur, ma nourriture, ma réfection, mon amour, ma pensée, mon soutien, mon désir, mon refuge, mon aide, ma patience, ma passion, mon trésor. Qu'en vous seul soient toujours fixés, affermis, radicalement enracinés mon esprit et mon cœur. Ainsi soit-il.

¹¹ Cette prière, jusqu'ici, est copiée de S. Bona-venture. *Solil.* I. 18.

CHAPITRE PREMIER

Comment l'homme peut avancer de plus en plus dans le bien et plaire davantage à Dieu.

Premièrement, que l'homme s'applique, le plus possible, à se regarder comme le plus vil de tous, indigne de tout bienfait de Dieu. Qu'il soit à lui-même un objet de dégoût, et qu'il ne cherche à plaire qu'à Dieu seul. Qu'il désire être pris, par les autres, non pour un homme humble, mais pour un être vil. Et qu'il reconnaisse la souveraine clémence de Dieu, puisque lui, très vile fange et l'infidélité même, lui si prompt à outrager la Majesté Infinie, Dieu a daigné le prendre en qualité de serviteur et, plus encore, l'adopter comme fils. Ne vous imaginez donc pas que c'est un sujet d'orgueil que de servir Dieu ; ce qui est souverainement appréciable, c'est que Lui-même consente à avoir un sénateur aussi incapable et aussi misérable.

L'homme ne doit pas s'attrister de la peine du châtement, mais de la gravité du péché.

Deuxièmement, que rien ne l'attriste, sauf le péché, l'occasion du péché et l'éloignement du bien. Et même qu'il se réjouisse de toute autre tribulation, injure ou affliction. Qu'il aime, du fond du cœur, ceux qui l'offensent et qu'il offre une prière spéciale pour eux, puis qu'il remercie Dieu abondamment à ce sujet et qu'il se

reconnaisse incapable d'être assez reconnaissant pour un si grand bienfait : Dieu, en effet, corrige et châtie ceux qu'il aime¹² et nos malheurs nous forcent à recourir à Dieu !

L'homme doit aimer la pauvreté et le dénuement en général pour l'amour du Christ.

Troisièmement, des biens temporels qu'il ne cherche et ne désire en aucune façon que le strict nécessaire et que son étude soit de se conformer au Christ, son chef dans la pauvreté et le rejet de toute consolation corporelle. Il doit regarder comme un honneur que le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs,¹³ le Christ, daigne revêtir son très vil serviteur de ses propres ornements et s'assimiler cette boue immonde. Ainsi, plus il est riche, plus il abonde de consolations terrestres, plus il doit s'attrister avec amertume et du fond du cœur, en se voyant si éloigné de ressembler au Christ.

Dans les choses qui ne sont pas contre Dieu, il doit écouter les autres plus volontiers que son goût personnel.

Quatrièmement, dans les choses bonnes ou indifférentes, que l'homme s'attache plus à suivre la volonté d'autrui que la sienne ; dans les actions extérieures, qu'il s'applique même à faire abnégation de soi, qu'il recherche très avidement

¹² Prov. 3. 12.

¹³ I. Timoth, 6. 15.

à exécuter les désirs d'autrui dans tout ce qui est licite. Mais s'il doit agir de la sorte avec tout le monde, à ses supérieurs il doit une obéissance stricte ; de toutes les forces de son âme il doit embrasser toute injonction honnête, obéir au moindre signe, exécuter tout ordre de son mieux et de sa meilleure volonté.

On ne doit pas mépriser les pauvres, mais les soutenir.

Cinquièmement, qu'on ne méprise absolument aucun pauvre, qu'on ait pour tous une affection maternelle ; que Ton compatisse véritablement à tous comme une mère le fait pour son fils unique et chéri. Que l'on regarde comme siennes propres toutes leurs misères. On doit leur venir en aide si c'est possible, à tous comme à soi-même. Et tout en prenant part à leurs peines et en les servant avec une tendresse maternelle, il faut cependant les respecter tous comme ses pères et ses seigneurs.

Que personne ne juge l'intérieur mais s'en afflige seulement.

Sixièmement, qu'on ne taxe personne de péché, car on ignore ce que la grâce divine opère dans l'âme. Mais si, par des preuves évidentes, on connaît un pécheur, alors qu'on s'attriste plus de ce péché que si son propre corps était mille fois mis à mort. Rappelons-nous que cette âme même, ainsi gravement blessée, est plus précieuse que

tous les corps de l'univers céleste et terrestre. Aussi, comme je dois protéger mon corps contre la mort, je dois, à plus forte raison, veiller de toutes mes forces sur mon prochain, l'aider à sortir de son péché par la prière, par mes exhortations et bons exemples.

Qu'on se réjouisse maternellement des biens d autrui comme des siens propres.*

Septièmement, que l'homme aime le bien du prochain comme le sien propre ; et comme une mère se réjouit du bonheur de son fils, de même doit-on se complaire dans les biens de tous les êtres vivants, surtout dans les biens spirituels et dans ce qui y conduit. On devrait procurer le bien d'autrui et travailler à l'augmenter avec soin, comme s'il était question de soi-même. Il faut croire que le prochain est toujours meilleur et plus vertueux qu'on ne peut le deviner. En ce qui concerne les biens temporels du prochain, il faut enfin savoir s'en réjouir.

Que l'homme aime Dieu seul, avec pureté, et pour Dieu uniquement.

Huitièmement, qu'il n'aime que Dieu, qu'avec pureté et à cause de Dieu, afin qu'en tout Dieu seul soit aimé sincèrement et sans partage. Qu'il ne soit attiré ni par la sainteté des autres, quelque elle soit, ni par la grandeur de leurs bienfaits. Qu'il n'ait d'affection particulière pour personne,

mais qu'il se contente d'un amour commun pour tous, c'est-à-dire d'une charité en Dieu, préférant celui qui est le meilleur. Il peut cependant rendre bienfaits pour bienfaits, et surtout prier tout particulièrement Dieu pour ses bienfaiteurs, ses proches et ses parents et pour le salut de leurs âmes.

Qu'il possède toujours réellement Dieu dans son cœur.

Neuvièmement, quoiqu'il fasse et en toute affaire, qu'il ait Dieu vivant en son cœur ; que toujours actuellement ou habituellement il ne vise en tout qu'à procurer son honneur. Qu'il s'efforce principalement de voir Dieu présent sans cesse, comme s'il le voyait réellement et dans son essence. Qu'il le craigne, le révère ; qu'il aille à Lui d'un amour intense ; qu'il jouisse ici bas de Lui autant que c'est possible, qu'il se repose en Lui et en Lui seul.

Qu'il reconnaisse les bienfaits du Créateur.

Dixièmement, si l'homme fait ce qui vient d'être dit, qu'il le regarde comme un grand bienfait de Dieu. Il doit se souvenir aussi, le plus possible, des autres bienfaits innombrables du Seigneur et principalement de ce qu'il l'a créé à sa noble image, qu'il a revêtu la nature humaine, qu'il s'est livré à la mort pour lui et qu'il s'est donné à lui comme sa nourriture ici-bas et sa récompense dans la gloire. Il doit s'attrister de voir ces

bienfaits si grands inutiles pour beaucoup. Il doit le considérer enfin sur l'autel offert à nous en nourriture et en breuvage, rempli de toute saveur et de toute suavité, et qu'alors animé pour lui de la joie et de la tendresse la plus vive, il dise et s'écrie : « O Seigneur Jésus, vous qui êtes le pain de vie, daignez tellement me rassasier de vous que je n'aie plus faim que de vous ; daignez tellement m'enivrer de vous que je n'aie plus soif que de vous. Seigneur, possédez mon âme pour que l'ombre de la terre ne vienne plus s'interposer et me séparer de vous, ô vrai Soleil de justice. »

Que l'homme témoigne aussi à la Mère de Jésus toute la vénération possible et qu'il dise :

« Très doux Jésus, permettez que moi, le dernier des pécheurs, j'offre à votre Mère le respect qui lui est dû. Et vous, ô Dame toute de clémence, accordez-moi, tout indigne pécheur que je suis, d'être votre serviteur accompli, de vous obéir en tout temps, de me tenir toujours en présence de votre charité avec un cœur pur et un esprit soumis. Ainsi soit-il. »

Prière de la Passion du Seigneur.

Seigneur Jésus-Christ, blessez mon cœur de vos blessures, enivrez mon âme de votre sang afin qu'en quelque lieu que j'aïlle, je vous voie toujours crucifié, que tout ce que je regarde me paraisse rougi de votre sang, et qu'aspirant tout entier vers vous, je ne puisse trouver que vous, je

ne puisse contempler que vos plaies. Que ce soit ma consolation, mon Dieu, d'être blessé avec vous ; que ce soit mon affliction la plus profonde que de penser à autre chose qu'à vous. Que mon cœur ne goûte de repos, ô bon Jésus, qu'en vous, qui êtes son centre ; qu'il y demeure, qu'il y trouve sa satisfaction et son terme.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE SECOND

Qu'il est étonnant que celui qui a goûté Dieu puisse aimer autre chose.

Nous devons beaucoup nous étonner, ou plutôt nous nous étonnons que Ton ne s'étonne pas quand un homme a une fois goûté la douceur de Dieu et qu'il se sépare ensuite de lui. Comment n'oublie-t-il pas tout dans l'excès de son ivresse, même la nourriture et le sommeil ? Si Ton place devant lui quelque autre objet, comment peut-il contempler autre chose que son très doux Seigneur, s'y délecter dans une douceur souveraine, alors qu'il sait que Dieu est dans tout et qu'il peut le trouver en tout, et se reposer en tout sur Lui ? Oh ! que le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui ont le cœur droit ! O que son esprit est pour eux doux et suave !¹⁴ Quelle amertume, quelle tristesse, quelle angoisse pour l'esprit d'être

¹⁴ Ps. 72. 1. – Sap. 12. 1.

séparé, ne fut-ce qu'un instant, d'une telle douceur !

CHAPITRE TROISIÈME

Pour réprimer les tentations relatives à la prédestination et à la prescience de Dieu.

S'il se glisse en vous quelque pensée relative à la prédestination ou à la prescience de Dieu, répondez ainsi au diable qui vous inspire de la sorte :

« Quoiqu'il en soit de moi, tu es sûr d'être damné. Mais quand même je saurais d'avance que je ne dois point posséder mon Dieu après cette vie, je travaillerais de toutes mes forces pour l'avoir et le posséder au moins dans celle-ci, afin de ne pas être privé, dans l'un et l'autre monde, de ce bien suprême. Je ne laisserai donc point passer un seul instant que je ne travaille de tout mon pouvoir à jouir de lui totalement, à me délecter toujours dans cette félicité souveraine, sous prétexte que je dois être éternellement malheureux à l'avenir. Ne serait-ce pas une extrême folie de ma part si, certain d'être torturé par les feux éternels, j'allais dès maintenant me livrer à mon ennemi et commencer dès aujourd'hui à m'entretenir avec le démon ? N'est-elle pas suffisante la misère de maintenant ? Pourquoi me rendre malheureux avant l'heure ? Au contraire, plus encore que les prédestinés, je

me donnerai tout à mon Dieu, le plus possible, en sorte que tout en moi, le cœur, la langue, mes autres membres seront au service continu de mon Dieu, et du moins, tant que je le puis et autant que je le puis, je posséderai le souverain bien.

« Les gens du monde, qui ne doivent pas manger de viande pendant le carême, s'en nourrissent abondamment pendant les jours gras : ainsi devrait agir vis-à-vis de Dieu celui qui se croit certain à l'avance de son avenir, celui surtout qui a goûté combien le Seigneur est doux.¹⁵ Toutes les autres délices lui sembleraient amères comme de l'absinthe.

« Mais quoi qu'il en soit de ce que Dieu sait de moi, je suis certain, je sais qu'il ne peut se contredire. Par conséquent, de toutes les entrailles de mon âme je l'entourerai d'affection, je l'enserrerai vigoureusement, et si l'aurore vient à poindre je ne le lâcherai pas qu'il ne m'ait béni.¹⁶ Et s'il me bénit, je ne le lâcherai point quand même et alors il ne pourra s'éloigner de moi. Il m'est, en effet, permis de lui faire violence sur ce point, car il loue lui-même les violents qui ravissent le royaume des cieux.¹⁷

« Je sais bien du reste ce que je ferai : je me cacherai dans la caverne de ses plaies et là je me

¹⁵ Ps. 33. 9.

¹⁶ Gènes. 32. 26.

¹⁷ Matth. 11. 12.

tiendrai en secret et dans un plus grand repos, et il ne pourra me trouver en-dehors de lui-même et il ne me repoussera pas sans inconvenance, car il a dit : « Celui qui vient à moi, je ne le rejetterai pas dehors ».¹⁸ Et il ne pourra me condamner, à moins de vouloir se poursuivre en personne.

« Ou bien encore, je me tiendrai prosterné aux pieds de sa mère et j'alléguerai que c'est pour les pécheurs qu'elle a été faite mère de Dieu et je demanderai qu'elle m'obtienne mon pardon ; et je ne pourrai être repoussé d'elle car elle est, au dire de tous, la source de la compassion.

« Elle n'ignore pas ce que c'est que de compatir et elle n'a jamais su ne pas satisfaire les malheureux, et je ne crois pas qu'elle voudra, à cause de moi, apprendre cette nouvelle leçon. Aussi, par compassion, Marie devant son Fils, si je puis le dire, se montrera malheureuse avec moi et elle l'inclinera à user d'indulgence à mon égard et le plus vite possible.

« Et de la sorte, je possède un triple refuge, semblable au triple lien qui se rompt difficilement.¹⁹

« Maintenant, si je suis prédestiné, si je dois habiter la patrie éternelle avec les anges, il est sûr que je dois dès maintenant mener une vie angélique et non humaine. Je me dois tout entier à celui qui se prépare à devenir lui-même ma

¹⁸ Joan. 6.87.

¹⁹ Eccles. 4.12.

récompense, et content de ce sort, je ne dois plus entretenir d'autre affection, car il est juste ; et si je cherchais un autre que lui, il pourrait à bon droit s'indigner contre moi, et lui que je dois contempler dans sa bienveillance, je le verrais bientôt entrer en colère et porter condamnation contre moi. »

En fin de compte, finissez par dire au démon : « Quoiqu'il arrive, je n'abandonnerai pas le service de Dieu et malheur à toi qui ne peux servir un si grand maître et jouir des douceurs de sa présence. »

CHAPITRE QUATRIÈME

Moyens qui conduisent l'homme au repos de la contemplation.

Si vous voulez parvenir au repos de la contemplation, appliquez-vous à enraciner en vous ces trois choses :

Premièrement, tâchez de ne jamais offenser votre Créateur et reconnaissez que cependant vous et les autres vous l'offensez chaque jour ; puis regrettez profondément vos crimes, déplorez absolument ceux des autres comme s'ils vous étaient personnels, pleurez-les chaque jour si possible et à ce souvenir cherchez plutôt à vous attrister qu'à vous réjouir, considérez que nous ne sommes pas dans le temps de la joie mais dans celui de l'affliction.

Ce sera en effet beaucoup si, après avoir offensé gravement notre Dieu par nos péchés, nous pouvons l'apaiser par les larmes de notre vie entière. Et c'est là la consolation que nous devons choisir pour le temps présent : celle de pouvoir pleurer toujours nos iniquités et celles du prochain. Le Seigneur, plein de bonté, après ces larmes, ces pleurs, cette amertume incessante donnera de la joie à notre âme. Car de même que l'eau impure évaporée dans le vignoble par la chaleur du soleil se change en vin, de même les larmes d'une contrition parfaite sous le feu de la charité sont converties en un vin d'allégresse. Du reste, il ne convient pas qu'un si grand Seigneur, qu'un présent si noble soit reçu dans l'âme si elle n'est trouvée elle-même très pure et lavée avec soin par nos larmes.

Deuxièmement, efforcez-vous le plus possible de compatir à la Passion du Christ et de la posséder toujours au fond du cœur. Sans cette compassion, nous ne saurons pas souffrir avec lui, nous ne pourrions pas nous réjouir avec lui. Si vous méditez bien sa Passion et si vous entrez profondément dans la plaie de son côté, vous pénétrerez vite en son cœur. Heureux le cœur qui s'attache ainsi doucement au cœur du Christ ! Heureux celui qui soutient sa tête de la main gauche et celui que sa main droite entoure.²⁰ C'est bien là l'époux et l'épouse habitant la même

²⁰ Cant. 2.6.

demeure. O cœur bienheureux, dis-moi, je t'en prie, la douceur que tu as éprouvée, ne me cache pas les délices qui t'abreuvent.

Mais je le vois bien, tu ne m'écoutes pas, ton cœur est tout à ses délices. Tu as oublié dans sa prison celui qui te parle. Je vois bien que tu es ravi dans l'excès de ton plaisir et que tu n'as plus ni voix ni sentiment. Pourtant que celui qui voudra entrer dans la douceur de la contemplation par une autre porte, que celui-là se regarde comme un voleur et un larron.

Troisièmement, n'ayez qu'un seul désir : celui de posséder Dieu. En dehors de Dieu, tout ce que vous aurez, tout ce qui vous sera offert, ce que vous verrez, ce que vous entendrez nommer, vous ne devez pas plus vous en soucier que d'un monceau de feuilles.

Établissez-vous en Dieu seul, unissez-vous seul à seul avec lui. Alors dans vos oreilles, la mélodie de sa parole résonnera, il révélera les trésors de sa sagesse, il vous donnera ses baisers doux comme le miel. Alors le plaisir vous fera défaillir et soutenu par les embrassements du Sauveur, vous serez emportés dans un océan de douceur.

O heureuse âme, où êtes-vous allée ? Pourquoi nous avoir laissés dans une si grande amertume ? Dites-nous, je vous conjure, un tel bonheur vous suffit-il ? Voulez-vous que nous vous transmettions nos richesses ? Mais,

j'imagine, vous croyez que notre fortune se compose d'ignominies et non de biens terrestres ? Que pouvons-nous vous montrer, ô âme comblée de la plus vive allégresse, ne dédaignez-vous pas déjà de jeter un coup d'œil sur notre plus grande richesse ? Pourquoi mépriser tout ce que nous aimons ? Ah ! je le vois, vous ne nous parlez plus, c'est que vous êtes ravie par votre aimé. O amour ineffable ! qui associe si fortement notre cœur à ce qui est sa fin. O bénignité admirable du Créateur ! qui visitez par un don si excellent et si grand ceux qui l'aiment d'une façon particulière !

CHAPITRE CINQUIÈME

Contre l'orgueil.

O superbe, ô imitateur de Lucifer, répons : Te crois-tu Dieu, ignores-tu que tout vient de Dieu ? Si tu affirmes que quelque être procède de toi, tu te crois sans doute un Dieu. Allons, écoute plutôt pour réprimer ta folie : n'est-ce pas insensé de se glorifier de ce qui ne nous appartient pas ? Comme tout vient de Dieu, si tu te glorifies de quelque chose, c'est que tu es sûrement fou. Si tu agis sans connaissance de cause, tu prouves que tu es aveugle.

Écoute encore, insensé. Si tu veux te glorifier et ne point passer pour un fou, écarte ce qui ne t'appartient pas et glorifie-toi du reste : mais si tu mets de côté tout ce qui n'est pas à toi, tu es

réduit à néant. Donc, il ne faut te glorifier de rien si tu ne veux pas tomber dans la vanité.

Mais descendons plus particulièrement aux dons qui nous rendent agréables à Dieu. Vous ne pouvez vous en glorifier, car vous ignorez si vous les avez, et bien plus, si vous vous glorifiez, vous ne les avez plus.

Supposons pourtant que vous les avez et voyons comment vous les possédez. Vous étiez un serviteur infidèle, le traître de Notre-Seigneur, votre propre destructeur : c'est cependant à vous que le Seigneur très doux a donné la justice que vous possédez comme un manteau très blanc et vous ne cessez de la perdre goutte à goutte par vos souillures continuelles. Plût à Dieu qu'au moins vous eussiez ô fol insensé, le front et la honte d'une femme prostituée.²¹ En vérité, est-ce qu'une courtisane, même perdue à ce degré, se glorifie de ses taches ? Vous n'en trouverez aucune qui n'en rougisse intérieurement. Toute femme a des secrets, même pour son époux. Pourquoi alors, ô folie, te glorifier en ta malice ? Et si ce n'était que de temps en temps que vous vous sentiez défaillir, vous auriez peut-être un motif d'orgueil. Mais rougissez et gémissiez : votre chute est continuelle.²² Si donc tant de mal vient de vous seul et tant de bien de Dieu, c'est non en vous mais dans le Seigneur qu'il faut vous glorifier

²¹ Jerem. 3. 3.

²² Dans le texte latin, ce passage est beaucoup plus imagé.

et vous devez rougir continuellement de votre turpitude devant les yeux de la Majesté divine, puisque vous ne cessez de pécher.

Vous direz sans doute : Je ne veux plus désormais me glorifier en moi, mais j'ai besoin d'être estimé des hommes. » O voleur impie, écoute. N'est-ce pas folie que de voler le Seigneur si libéral qui donne tout en abondance, que de lui dérober ce qu'il a de plus cher alors qu'il le remarque, que cela lui déplaît et qu'il ne peut le supporter ? Voilà pourtant la folie de celui qui recherche la louange humaine. Le Seigneur a créé tout pour lui-même²³ : vous devez donc rapporter toute louange et toute chose digne d'éloge à la gloire de votre Dieu. En vous, *n'ayez* qu'une pensée constante, c'est que vous êtes créé et racheté pour ce motif, c'est que Dieu doit être loué dans vos œuvres et non vous-même. De votre Seigneur exécutez donc fidèlement la volonté, ayez horreur des louanges, réjouissez-vous que Dieu soit exalté en tout. Plus un être loue Dieu, plus vous devez être joyeux. Appliquez-vous le plus possible à ce que votre esprit, votre langue, vos œuvres honorent toujours votre Dieu, ne cherchez jamais réellement que sa gloire unique. Si vous aimiez bien votre Seigneur, si vous recherchiez son règne, suivant votre devoir, vous préféreriez être nourri des plus dures amertumes, être regardé par

²³ Prov. 16. 4.

tous comme une honte, être en horreur à tous comme une abomination, être foulé par tous comme une boue fétide plutôt que de vivre au sein de toutes les délices, que d'être élevé à tous les honneurs, que de jouir du repos [39] corporel le plus doux, dès lorsque votre Dieu en serait plus loué, même supposé que dans les deux cas la récompense fut la même. Votre plus grande consolation devrait être de voir que le Dieu Très-Haut daigne recevoir de nous et par nous le plus petit hommage de louange. Hélas ! à cause de notre misère, tout le jour, nous travaillons dans un sens opposé.

O admirable, aimable et ineffable clémence du Sauveur qui condescendez si bénévolement à nos infirmités ! Qui pourra la proclamer ? O homme, enveloppez-vous totalement dans sa miséricorde, soyez dans l'admiration et ne cessez de remercier un Dieu si doux ! O mon Seigneur, que vous ai-je donc donné pour que moi, orgueilleux et arrogant, vous me traitiez et me réchauffiez si doucement ? Quelle grâce ai-je donc trouvée : vous me supportez un instant devant vous ! Certes, je ne le mérite point, je ne mérite que d'habiter avec les animaux, et même, ô bon Seigneur, je ne suis pas digne d'être appelé votre créature. Que rendrai-je pour ces bienfaits, ô bonté immense ? Que pourrai-je vous donner pour tant de grâces ? Je ne suffis pas à satisfaire pour mes péchés, je ne puis pas payer ma dette de

reconnaissance, je ne puis rien vous donner qui ne soit à vous.

Je sais pourtant ce que je ferai : Je m'offrirai tout à vous, je me jetterai tout en vous ; rempli de crainte et de respect, je vous offrirai le plus possible mes hommages, et si vous daignez [40] l'accepter, je vous servirai toujours et fidèlement. Ce sera sans doute peu de chose, mais parce que j'aurai fait ce que j'ai pu, vous m'approuverez.

Mais ce sera le comble si vous daignez me laisser habiter avec vous la même aire.²⁴ O que votre présence me serait douce alors, ô Souverain Bien ! Je m'approcherai en silence, je découvrirai vos pieds pour que vous daignez m'unir, moi étrangère, en mariage avec vous. Je ne me reposerai pas, non, jusqu'à ce que je jouisse de vos embrassements, je m'alanguisse et je me repose dans vos bras. Alors j'abonderai de délices, mon cœur sera dans l'admiration, il se dilatera,²⁵ je jouirai d'une suavité merveilleuse et je ne pourrai penser qu'à vous.

Mais dès maintenant, aimable Seigneur, je vous en prie, ne m'abandonnez jamais à moi-même : je déchire et je dilapide mon âme et tous les biens que vous avez voulu m'accorder. Vous m'avez donné ces biens ; conservez-les moi et qu'à vous seul soit toujours honneur et gloire pour l'éternité.

²⁴ Cf. Ruth, ch. 3.

²⁵ Is. 60. 5.

Ainsi soit-il. [41]

CHAPITRE SIXIÈME

Les tentations sont utiles aux serviteurs de Dieu.

O bénignité ravissante du Très-Haut, vous permettez que nous soyions tentés, non pour notre perte, mais pour que, remplis de crainte, nous nous réfugions vers vous, port de toute sûreté. Vous agissez, ô Seigneur, à la façon d'une bonne mère qui désire embrasser son fils éloigné d'elle : elle lui fait peur par une crainte épouvantable, puis elle ouvre ses bras et l'arrête dans sa fuite ; joyeuse, elle lui sourit, elle lui prodigue ses doux baisers, l'exhorte à ne plus s'éloigner d'elle, de crainte que mal ne lui arrive ; elle le console, elle le presse contre elle-même, elle lui offre son sein. O l'heureuse tentation ! elle nous oblige à nous réfugier dans les embrassements du Fils de Dieu. O doux Seigneur ! Vous permettez que nous nous égarions de toutes parts, et vous vous offrez toujours comme un port de salut afin que nous nous consolions tout le temps avec vous.

Ne vous étonnez donc pas, ô homme, que vous ayez des tentations, mais fuyez vers Dieu au milieu de votre frayeur et si vous ne voulez pas [42] être tenté, résidez là : autrement, vous pourrez être pris et condamné. Si vous êtes trop éloigné de Dieu et si vous ne pouvez recourir à

lui, hâtez-vous de vous rapprocher du Christ, cachez-vous dans le puits de son côté, couvrez-vous-y d'un linge et ne craignez plus que votre ennemi puisse vous trouver.

En règle générale, retenez bien ceci : quand vous voudrez incliner véritablement votre Dieu vers vous, mettez dans votre cœur les plaies du Christ, présentez-vous à son père tout couvert de son sang, comme son fils unique, et il vous accordera tout comme un père plein de douceur. Puis approchez du Christ, priez et suppliez-le, puisqu'il ne convient pas de rouvrir ses plaies, de daigner renouveler en votre sang ses blessures et de vous rougir totalement de son sang. Et ainsi revêtu de la pourpre, vous pourrez entrer dans le palais du roi.

O vous qui êtes tenté ! méditez chaque jour sur *ces* blessures : elles vous seront sans cesse un refuge et un soulagement. N'en doutez point, si vous les imprimez bien dans votre cœur la tentation n'en trouvera pas la porte.

Qui, en effet, à la vue du Seigneur glorieux si cruellement blessé par nos crimes, qui oserait les perpétrer à nouveau ? Et si le respect et la compassion pour ces blessures n'éloignaient pas du péché, au moins s'en abstenait-on ou devrait-on s'en abstenir par une crainte extrême en voyant [43] que le pécheur mérite une peine sans comparaison beaucoup plus grave que celle qu'a subie l'Innocence même.

Mais si vous voyez le Christ irrité contre vous à cause de vos iniquités, réfugiez-vous vers l'espérance des pécheurs, vers sa mère ; offrez-lui votre respect comme à la Mère de Dieu et au milieu de vos larmes implorez son secours ; persévérez sans vous lasser et, n'en doutez pas, vous obtiendrez d'elle tout ce que vous voudrez d'utile à votre salut. C'est avec elle que la Miséricorde a grandi²⁶ et c'est à elle que le soin de secourir les malheureux a été confié : ce devoir, elle l'exerce ordinairement avec une grande diligence envers tous, elle ne vous le refusera pas.

Cependant, si vous voyez que vous n'êtes consolé d'aucune façon, sachez que Dieu vous aime ; et s'il agit de la sorte, c'est pour que vous connaissiez la profondeur de vos péchés et que vous n'ignoriez point votre misère. Et c'est là le plus grand don de Dieu.

Il n'a point, en effet, pour agréable, la présomption de ceux qui se croient justes et s'approchent de lui, Très-Haut, comme d'un ami familier. Il veut que, malgré toute notre grandeur, on vienne à lui comme des misérables et comme des néants, tout rempli de la confusion de ses péchés, de respect et de crainte. Aussi que tout homme [44] considère comme un grand, comme un très grand bienfait, que notre Dieu infini daigne le regarder au moins de loin. Que de tout cœur il confesse la grandeur de Dieu et sa propre

²⁶ Job. 31. 18.

petitesse, et qu'il dise : « Seigneur, non-seulement je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit,²⁷ mais je ne devrais même point du tout approcher de vous. Il suffit que vous daigniez me jeter de loin un regard de votre immense tendresse ».

Je vous l'affirme, si vous persévérez ainsi sans repos, non seulement il vous regardera, mais il vous introduira dans son intimité. Daigne l'accorder Celui qui est béni dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il. [45]

CHAPITRE SEPTIÈME

Comment l'homme doit ordonner ses pensées.

O homme, voulez-vous connaître à diriger votre pensée ? Vous devez toujours vous imaginer que vous êtes en présence de Dieu et l'avoir toujours dans votre esprit. Orientez presque continuellement votre pensée vers le Christ si gravement blessé par vous, dites-vous que c'est votre Dieu qui a souffert pareilles tortures pour vous. Souvent aussi, et avec respect, vous ferez diligence vers la mère du Christ, qui est la consolation des malheureux, et à chaque fois que votre pensée se dirigera vers elle, vous vous direz que c'est la Mère de Dieu.

²⁷ Matth. 8. 8.

Ainsi n'importe où que se dirige votre pensée, vous aurez toujours votre Dieu dans le cœur : de la sorte, vous tenant toujours devant lui, admirant sa grandeur, reconnaissant votre misère le plus possible, vous vous replierez en vous-même, vous demeurerez tout étonné qu'il daigne mettre sous ses yeux une créature si fétide, et vous souffrir à demeurer un moment en sa présence. [46]

En agissant de la sorte de votre mieux, remerciez Dieu de cette extrême faveur et de toutes les autres : pouvoir le remercier, c'est déjà, croyez-le, une grande grâce.

Cette grâce, cette faveur de pouvoir demeurer constamment en sa présence, toutes les autres qu'il vous aura concédées, vous devez les garder avec grand soin et soupirer avec une grande avidité après de plus belles.

Si à cause de votre misère ou pour une occupation extérieure, votre pensée s'écarte de sa présence, avec un empressement inquiet tâchez de revenir où vous étiez, à la présence de Dieu. Après l'avoir fait, l'onction intérieure vous enseignera quelle marche vous devez suivre.

Cependant tenez bien ceci pour certain : quoiqu'il en soit des autres, vous avez toujours à vous considérer en vous-même comme un néant, le plus possible, à vous regarder comme le plus infime de tous les pécheurs, à demander pardon pour vous et pour autrui à votre Dieu présent en

vous et cela en toute humilité et vous pourrez orienter vos réflexions de cette manière :

Vous ne devez jamais penser qu'il existe des pécheurs tellement éloignés de Dieu qu'ils ne se tournent de cœur souvent, sinon toujours, vers le Seigneur et pensent alors à lui plus intimement et le connaissent plus clairement que vous-même ; ces pécheurs se tiennent en sa présence avec plus de respect, ils ont une plus grande confusion de [47] leurs péchés, ils se présentent à Lui plus humblement que vous ; en présence du souverain bien ils sont mus d'une plus ardente affection.

Si vous ne pouvez pas avoir cette pensée de bon cœur, vous devez vous regarder comme très orgueilleux, et vous ne pouvez pas convenablement apprécier la conscience de vos frères, étant donné une telle fatuité personnelle. Et puisque les philosophes sont d'avis qu'il en va du bien comme du mal, et que de fait nous nous ingénions merveilleusement à trouver en autrui le défaut que nous ne pouvons rencontrer en nous,²⁸ vous devez alors fortement présumer que ce vice, c'est l'orgueil dont vous êtes singulièrement si riche, orgueil qui vous empêche de voir votre perversité. Hélas, si ce raisonnement est juste, sûrement vous pouvez aisément vous considérer comme le dernier de tous.

Mais peut-être votre pensée orgueilleuse vous dira : « Comment pouvoir penser ainsi des

²⁸ Voir la note relative à ce passage, plus haut p. 12.

infidèles qui ne connaissent même pas Dieu ? leur suis-je inférieur ? »

Écoute, orgueil aveugle ! Ignores-tu que si tu connais Dieu, tu crois bien aussi qu'il t'a racheté de son sang précieux et que cependant dans ta superbe ! tu t'élèves contre lui et que tu pêches plus gravement que si tu avais toutes ces ignorances ? Est-ce que là où la connaissance est plus [48] parfaite, le mépris n'est pas plus grand ? Là où le mépris est plus profond, le péché n'est-il pas plus grave ? N'excepte donc personne, ô insensé, mais de plein cœur humilie-toi et reconnais ta misère.

Et si maintenant à la pensée que vous êtes le dernier de tous les pécheurs succède celle que vous êtes réprouvé de Dieu, vous devez l'expulser le plus vite possible, et ne pas permettre qu'elle demeure en vous d'aucune façon. N'ayez pas une crainte frivole, mais exaltez la bonté du Très-Haut, confiez-vous dans les plaies du Christ et dans la clémence de sa mère. Elle est immense, la miséricorde de notre Dieu. Et quand même vous auriez à votre compte tous les péchés commis et à commettre, la miséricorde divine les dépasse encore à l'infini, et si vous recourrez à lui, dans sa bonté souveraine, il vous pardonnera tout.

Si vous vous posez aussi, à ce moment, la question de savoir si vous êtes en état de grâce ou non, il n'y a pas de doute que vous devez être dans la crainte ; gardez-vous, cependant,

d'incliner délibérément d'un côté quelconque, agissez avec foi et espérez toujours en la miséricorde divine. Si vous agissez ainsi, si dans votre esprit vous vous regardez comme un pécheur nuit et jour enténébré, si gémissant beaucoup d'une telle obscurité vous tournez votre âme humblement vers la fontaine de piété, la lumière s'élèvera au [49] milieu de cette nuit²⁹ pour vous, vous serez élevé par le très doux amour de notre Dieu jusqu'à la contemplation céleste et là vous abonderez de délices, et comme dit le prophète : ce La nuit s'est changée en lumière pour mes délices. »³⁰ Daigne nous l'accorder Celui qui est béni dans les siècles. Ainsi soit-il. [50]

CHAPITRE HUITIÈME

Comment l'âme dans la contemplation est enivrée par l'amour du Créateur.

O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Qu'ils sont incompréhensibles ses jugements, et qu'elles sont impénétrables ses voies³¹ ! Qui s'élèvera sur la montagne du Seigneur ou qui habitera dans son saint lieu³² ? Si quelqu'un veut y monter, quel

²⁹ Is. 58. 10.

³⁰ Ps. 138. 11.

³¹ Rom. 11. 33.

³² Ps. 23. 3.

chemin prendra-t-il, puisque ses voies sont impénétrables ?

Écoute ton Bien-Aimé, ô âme délicate, et réjouis-toi.

Lorsque tu te seras appliquée avec un grand soin à suivre mes conseils et qu'ainsi tu te seras approchée de Dieu, que tu ne pourras penser qu'à lui et que tout, sauf lui, te sera souverainement amer, lorsque tu en seras à préférer la séparation de ton âme et de ton corps à la séparation de ton cœur et de la méditation continuelle de Dieu, quand il te semblera que tu n'aimes que [51] lui en toi-même, écoute alors ce qu'il arrivera de ton Bien-Aimé, ô âme remplie d'amour ou plutôt toute muée en amour.

Cet aimé qui est tien, ô Aimée, celui dont tu ne peux pas du tout te séparer, se soustraira tout-à-coup pour un peu de temps à ta pensée, de sorte que ton cœur replié commencera à errer sur d'autres objets ; et toi voyant le départ de celui que tu chéris si fortement, tu le chercheras partout, pleine du désir extrême de pouvoir trouver celui que tu aimes si violemment. Tu demanderas à la hâte à toutes les créatures de t'indiquer où est ton Aimé, car tu deviendras toute alanguie d'amour³³ Quels pleurs et quelles larmes répandra-tu alors ? En quelle anxiété courras-tu après ton Aimé, je ne puis te le dire. Mais, ô merveilleuse ivresse de l'amour ! Par le

³³ Cf. Cant. 2. 5 et 5. 17.

fait même que tu cherches, tu es avec lui et tu l'ignores !

Et que fera ton Bien-Aimé, ô âme toute pénétrée d'amour ? Pourra-t-il se cacher davantage à toi ? Non, cet époux très doux se présentera le plus vite possible à toi. Et à la vue de celui que tu cherchais avec tant d'avidité, tu l'embrasseras avec une effusion sans bornes, avec une crainte, avec un respect profonds. Et alors si tu es sage, tu pourras juger de la grandeur de ta consolation.

Écoute encore, ô folle amante du Seigneur !
[52]

Quand tu seras calme de nouveau, il se retirera encore, et alors en le cherchant tu seras brûlée d'une ardeur plus grande que la première fois. Quoi encore ? Il renouvellera son éloignement de toi jusqu'à ce que le souci de le conserver t'ôte toute sécurité et que tout te paraisse suspect.

O âme heureuse, écoute alors ce que fera ton Aimé. Lorsque tu commenceras à te reposer avec lui, il commencera à t'abreuver d'un vin très doux. Et toi attirée par cette amabilité, tu te prendras à lui donner de plus vives marques d'affection et lui très libéral t'en versera davantage ; tu en demanderas derechef et lui très bon t'en accordera toujours. Qu'ajouterai-je ? Tu ne pourras être rassasiée, tant que tu ne seras pas

ivre et comme noyée entièrement dans le vin.³⁴ Et si après cette ivresse profonde et répétée, tu es plongée dans le sommeil ou le ravissement, avec la grâce divine, c'est qu'il l'aura voulu, car il est très libéral et bienfaisant plus qu'on ne peut se l'imaginer, sans comparaison.

Cependant tu dois toujours avoir dans ton cœur la pensée de ton indignité, de ton inaptitude absolue à de telles faveurs. Bien plus il doit te sembler admirable qu'il daigne effacer tes péchés, même au prix de toutes sortes de peine et d'afflictions en ce monde. A lui louange et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. [53]

CHAPITRE NEUVIÈME

Comment l'âme avant le ravissement est enivrée de diverses manières.

Comme nous avons dit, en plusieurs endroits des chapitres précédents, que l'homme pouvait être enivré par l'action divine, je veux, afin que votre âme s'élève davantage, ne pas vous laisser ignorer la différence de ces ivresses.

Vous pouvez le savoir, l'homme contemplatif, bien qu'il possède beaucoup d'autres consolations spirituelles, avant de parvenir au sommeil et au ravissement accessibles à si peu de gens, doit éprouver une double ivresse.

³⁴ C'est-à-dire dans le vin de sa charité.

La première est une certaine abondance de joie dans le cœur et une véhémence jubilation de l'esprit ; à la suite de larmes nombreuses ou d'une grande compassion aux souffrances du Christ ou d'une extraordinaire ferveur dans l'amour particulier de Dieu, elle se produit par une nouvelle illumination divine de l'esprit. Et cette joie est si abondante dans le cœur qu'elle reflue dans tous les membres du corps et qu'elle nous fait sourire à la clémence divine : l'allégresse est si vive que [54] l'homme marche comme s'il était ivre, avec précipitation, ne connaissant plus le repos, porté par la violence de son amour pour son créateur à embrasser les créatures qu'il rencontre. Et croyez bien qu'alors son cœur ne se tourne guère vers les choses terrestres : les objets qui se présentent à lui, il les regarde comme des vanités.

La seconde ivresse est celle qui remplit le cœur d'une douceur infinie : elle est causée par l'union divine et on l'obtient par le repos de la contemplation. Elle met tant de douceur dans le cœur qu'elle se répand avec abondance en tous les membres du corps, en sorte que l'homme, intérieurement et extérieurement, se croit changé en miel. La première ivresse, dans sa joie hilarante, ne supportait pas le repos ; la seconde par sa douceur immense, fait trouver la paix ; si elle ne va pas jusqu'à se changer en sommeil, elle n'ôte pas totalement l'exercice des sens

particuliers, mais elle ne les laisse libres qu'à la façon de l'ivresse. En cet état tout ce que vous voyez vous semble rempli des douceurs célestes.

Si la première ivresse consiste dans l'intensité de la joie, et la seconde dans l'intensité de la douceur, il ne faut cependant pas se demander si l'une n'a pas de douceur et l'autre de joie. Bien qu'il ne faille pas craindre la première, mais plutôt s'en réjouir, cependant il est plus sûr de douter toujours de la seconde qui consiste dans une admirable douceur du cœur : le diable en effet [55] se transforme en ange de lumière,³⁵ et c'est son habitude de produire parfois des effets de ce genre. Il voudrait que l'homme s'enorgueillisse, se croie quelque chose, goûte ces délices, s'y repose et se détourne ainsi de Dieu. Et le Seigneur permet que ce fait arrive : certains contemplatifs en effet présument parfois trop de leur sainteté, méprisent le prochain, se croient tout près de Dieu alors qu'ils en sont très éloignés par leur orgueil. C'est pourquoi le diable, le père de l'orgueil, a la permission de pouvoir les tromper par ces délices. C'est pourquoi avec le plus grand soin faites bien attention, quand vous en avez, à diriger la pointe de votre esprit vers Dieu ; que votre cœur ne s'éloigne pas de lui ; s'il faut vous réjouir, réjouissez-vous en Dieu seul. Si cette douceur procède de Dieu, elle doit grandir ; si elle

³⁵ II. Corint. 11. 14.

vient du diable, elle doit disparaître ou du moins diminuer.

Si Dieu veut parfois vous consoler uniquement pour vous faire jouir de délices parce que vous avez été plongé dans l'amertume de vos péchés et de ceux d'autrui, vous devez l'en remercier le plus possible, et encore vous est-il permis de craindre de tomber en présomption.

Pour humilier votre âme au milieu de cette douceur, vous pouvez penser que le Seigneur veut peut-être vous donner cette grâce en [56] récompense d'un bien léger que vous avez accompli ici-bas et que vous regardez sans doute comme considérable, parce qu'il ne vous juge pas digne des récompenses éternelles. Vous pouvez probablement craindre encore que ce vin très doux donné à votre âme atteinte de fièvre spirituelle ne la mette en danger de mort, c'est-à-dire ne lui fournisse l'occasion de s'enorgueillir. Aussi de tout cœur, pendant que nous demeurons en cette vallée de misères, devons-nous plus désirer d'être à cause de nos péchés attachés avec le Christ crucifié, que de nous trouver au sein de délices dangereuses. Nous péchons quotidiennement et même presque continuellement : de même devrions-nous pour ces mêmes péchés subir une peine incessante. Nous sommes les très vils serviteurs de Dieu : nous devrions aimer et même nous devrions désirer d'être regardés comme les plus vils par le

monde. Nous sommes créés pour l'honneur de Dieu : cela seul devrait me plaire en moi et en autrui qui tend à sa gloire unique, et cela seul me déplaire qui prend une voie opposée. Pour ce qui est indifférent nous ne devrions pas du tout nous en occuper, sinon pour rapporter tout à sa louange. Qu'il nous le concède Celui qui est béni en tout. Ainsi soit-il. [57]

CHAPITRE DIXIÈME

Que l'homme s'anime de ferveur à la vue des œuvres de Dieu.

Si vous considérez, ô homme, que Dieu vous a fait à son image, que pour vous il a façonné tant et de si nobles créatures, qu'il a revêtu votre nature et vous a racheté si chèrement, que non seulement vous le possédez actuellement en nourriture mais qu'il s'est promis à vous en récompense dans l'éternité, qu'il conserve maintenant votre être et lui infuse la grâce et qu'il accomplit toutes ses œuvres pour sa gloire : vous tendriez vers lui, ou vous devriez tendre vers lui et chercher son règne de telle sorte que vous vous oubliiez vous-même et vous vous regardiez pour rien ; toute consolation ou peine, tout honneur, toute injure, vous les considéreriez comme non venus, vous reporteriez tout à la louange et à l'honneur du Créateur. Tout ce que vous pourriez faire pour l'honneur de Dieu et le salut de votre

âme, vous ne devriez pas le regarder comme difficile ou injuste ; mais dans l'empressement de votre cœur brûlant d'un fervent [58] amour, vous devriez vous appliquer avec un soin extrême à le mettre en pratique.

Si vous étiez bien en effet, ô homme, brûlé de l'amour de votre Créateur, pour lui vous ne trouveriez rien de difficile, rien d'injuste ; tout vous semblerait léger, tout aimable, tout suave et doux ; vous feriez tout cela si volontiers qu'une fois la chose exécutée il vous semblerait n'avoir rien fait pour lui, et même lui avoir plutôt manqué, et vous en seriez à charge à vous-même et vous pourriez à peine vous supporter quelque part et vous chercheriez jalousement comment vous pourriez faire davantage, ou du moins agir mieux, et dans votre cœur vous prendriez la résolution de vous flageller sévèrement pour vos fautes : vous rougiriez non légèrement et vous regretteriez de servir si misérablement un pareil grand Seigneur.

Qu'ajouterai-je ? Plus vous avanceriez, plus vous devriez croire à votre imperfection, plus vous devriez rougir et avoir des remords, et enflammé d'une grande ardeur, plus vous vous efforceriez de recommencer de plus grandes choses. Car jamais votre désir ne pourrait être rassasié de ce que vous verriez de bon pour l'honneur de Dieu, et vous en seriez toujours affamé.

O chaleur admirable de l'amour qui fait si vite tout absorber et le convertit sans cesse en récompense ! Je ne doute pas qu'alors votre cœur [59] bouillirait sous l'excès de la ferveur, et qu'il aurait en haine le sommeil et tout ce qui vous écarterait pour un instant du service de votre Dieu. Vous vous regarderiez toujours comme paresseux au service de Dieu, et les autres fidèles par rapport à vous-même vous sembleraient très zélés et leur extrême empressement vous causerait une grande joie et votre nonchalance de la tristesse.

Inspirez-vous donc, ô homme, de sentiments élevés et votre Dieu sera exalté dans vos actions.³⁶ Si vous avez un cœur bas et terrestre, le moindre service vous le jugerez formidable : ce qui n'est presque rien vous apparaîtra très difficile, et ce que vous feriez volontiers pour vous-même ou pour le dernier de vos amis vous semblera excessivement dur à exécuter pour le Dieu Très-Haut ; vous réputerez doux et aimable ce qui est amer, et ce qui n'est rien qu'amertume vous le prendrez pour la suavité même. Votre œil malade aura en horreur les irradiations du soleil de justice et il affectera de marcher dans les ténèbres. Vous triompherez des vices de l'esprit et vous ignorerez que les démons l'emportent sur vous ; vous vous croiserez les bras par paresse et vous mendierez

³⁶ Ps. 63. 7.

au milieu de la gloire.³⁷ O malheur à vous qui ne pouvez même plus être [60] mis au niveau des bêtes ! Plût au Ciel que vous fussiez au moins semblable aux brutes qui subissent le joug de leurs maîtres ! Vous ne pouvez pas les accuser de faute et vous vous efforcez de vous remplir de péchés.

Si donc vous avez de la sorte, pour le service de Dieu, les mains et les pieds liés, il ne reste qu'à vous jeter dans les ténèbres extérieures.³⁸ Puisse nous en préserver Celui dont la miséricorde remplit tout l'univers. Ainsi soit-il. [61]

CHAPITRE ONZIÈME

Que le contemplatif ne juge pas les autres d'après leurs défauts apparents.

Le diable, vieilli dans la malice, voyant que les hommes contemplatifs ont cette vie céleste d'où il a été expulsé par son orgueil, cherche de toute façon à les entraîner avec lui en enfer. Et comme il voit qu'il ne peut pas les vaincre ouvertement, il s'efforce de les tromper secrètement. ET tout en leur suscitant à différentes reprises diverses difficultés, il cherche surtout que le contemplatif présume de soi-même et juge mal les autres, en

³⁷ Cf. Prov. 19. 24 et 20. 4.

³⁸ Matth. 22. 13.

s'appuyant sur cette pensée de l'Apôtre : a L'homme spirituel juge toute chose. »³⁹

Mais, ô peste abominable, ô mort secrète et très douloureuse ! Cette pensée met en fuite Dieu qui abhorre la présomption ; elle lacère la charité fraternelle ; elle fait embrasser la fange à celui qui se nourrit de mets délicieux,⁴⁰ elle conduit au dégoût l'âme remplie de joie spirituelle ; ce [62] qui se rapporte à l'honneur de Dieu, elle le livre frauduleusement au démon.

En vérité, ô homme, est-ce que vous avez gravi le sommet de la contemplation pour agir de la sorte, pour juger les autres et tomber dans un plus grand précipice ? Mettez-vous à vos propres yeux à la dernière place,⁴¹ et vous ne pourrez pas tomber. Faites l'éloge des œuvres de Dieu et vous louerez tout à la fois.

O homme livré aux douceurs de la contemplation, apprenez donc à connaître comment Dieu, façonnant ses créatures pour sa propre gloire, voulut donner à chacune un don différent afin d'être honoré, non d'une manière uniforme, mais de toutes façons, comment il répandit les richesses de son trésor afin que nous ayons de multiples raisons de le louer.

Vous devez d'abord vous imaginer que Dieu, en bon père de famille, s'est rendu compte de la

³⁹ I Cor. 2. 15.

⁴⁰ Thren. 4. 15.

⁴¹ Luc 14. 10.

puissance, de la prudence et de la bonté de ses fils, et qu'il leur a confié, suivant ce qu'il a vu, les divers offices et accordé les dignités. Pensez donc que vous, qui vazez à la contemplation, Dieu votre père très bon, vous sachant faible en tout, n'a pas voulu vous appliquer à des œuvres dangereuses, difficiles et compliquées, mais dans sa clémence il a voulu vous consoler comme un infirme par le repos de la contemplation. Puis [63] voyant les autres fervents et fortement enracinés en la charité, il les a placés dans les postes périlleux et difficiles, en leur accordant tout de même du repos après le labeur et une consolation non légère au milieu du travail.

Si donc vous vous attachez aux choses spirituelles, tandis que vos frères se livrent à des œuvres différentes, ne les jugez pas, voyez seulement la sagesse et la bénignité de Dieu. Reconnaissez votre faiblesse et croyez les autres forts. Et comment pourriez-vous vous juger fort, puisque dans votre excessive infirmité vous ne pouvez supporter la mollesse du lit, c'est-à-dire la suavité de la contemplation, et puisqu'à la façon d'un roseau vous êtes secoué à tout vent ? Que feriez-vous donc si vous deviez bâtir d'une main et de l'autre mettre en fuite vos ennemis par le glaive ?⁴² Oui la crainte seule vous ferait défaillir.

Louez donc le Seigneur votre Dieu qui a mis les forts dans les postes ardues et difficiles, les a

⁴² Cf. II Esdr. 4. 17.

rendus prudents et attentifs par l'étude et fait a d'eux les généreux distributeurs des biens temporels. Pour que vous ne défaillez pas, pour que vous n'erriez pas, il a voulu vous donner le repos de la contemplation ; il n'a pas voulu vous laisser approfondir les subtilités et les curiosités pour que vous gardiez votre simplicité ; pour que vous ne soyiez pas un mauvais dispensateur il a exigé [64] que vous renonciez d'un coup à tout et que vous soyiez pauvre. N'en prenez donc point sujet de vous exalter, mais humiliez-vous ; ne jugez pas les autres, mais faites leur éloge.

Et n'excluez pas des bienfaits de Dieu ceux que vous verrez oisifs : vous devez penser qu'ils font comme les honnêtes gens et les sages, qu'ils cachent les richesses acquises pour qu'on ne les vole pas, qu'ils travaillent en secret et qu'ils se reposent devant le monde. Ou bien encore, songez que celui qui a donné à l'air sa pesanteur⁴³ permet que ces gens pèchent en des points très légers et publics afin que les immenses grâces que Dieu leur a concédées ne les enflent pas d'orgueil. Et tout en agissant de la sorte, cependant comme vous les voyez en péril, vous qui êtes dans le repos, vous devez prier pour eux et si possible les attirer eux-mêmes à ce repos.

Il vous faut en second lieu tout ramener à la louange du Créateur et vous pourrez le faire de cette façon et même mieux si Dieu daigne vous

⁴³ Job. 28. 25.

l'apprendre. Quand vous verrez quelqu'un constitué dans une dignité temporelle ou une prélature spirituelle vous penserez que c'est pour la louange de la magnificence et de la puissance de Dieu et vous l'en louerez. Quand vous en verrez d'appliqués à l'étude, cherchant non seulement le Créateur mais encore les plus profonds secrets [65] des créatures, approfondissant avec la plus grande curiosité la moindre petite parole, vous n'ignorerez pas que c'est pour la manifestation de la sagesse divine et, en eux, vous louerez cette sagesse divine. Quand vous en verrez d'appliqués aux affaires temporelles vous louerez en eux la prudence divine qui par eux pourvoit à ceux qui se reposent. Si vous en voyez de livrés aux exercices de piété vous louerez en eux la divine bonté qui s'infuse en tout. Si vous en voyez d'autres exercer la justice, craignez le jugement de Dieu. D'autres subissent des châtiments : rappelez-vous la justice divine. Les uns sont des juges sévères : craignez la rigueur delà justice divine. Les autres examinent et plaident les procès, pensez au Jugement à venir. Vous voyez des prélats faibles pour punir : louez en eux la miséricorde divine.

Avez-vous chaud, pensez à l'excessive charité envers nous du Dieu qui a voulu que son Fils s'incarnât et fut crucifié pour nous tous. Avez-vous froid, vous soupirez après le rafraîchissement qui détruira le feu de notre

misère. De la sorte vous pouvez tout ramener à la louange et à la gloire du Créateur. Il ne doit pas y avoir une créature dans laquelle vous n'honoriez pas son Créateur. Toute créature est digne de toute louange par cela même qu'elle a été créée par Dieu, qu'elle est conservée par lui dans l'existence ; par cela même qu'elle est appelée son être, elle loue admirablement son auteur. [66]

Je vous ai proposé ces quelques exemples afin de vous ouvrir la voie à des actions plus considérables, et c'est là le discernement judicieux auquel l'apôtre voulait vous inviter par la parole déjà citée que vous preniez en si mauvais sens. Il ne veut pas dire en effet que l'homme spirituel doit condamner les autres, puisque lui-même affirme ailleurs : « Ne jugez point avant le temps »⁴⁴ et autre part : « Qui es-tu pour juger le serviteur d'autrui. »⁴⁵

Mais il veut faire entendre que l'homme charnel ne saisit pas ces secrets de la divine sagesse,⁴⁶ et que l'homme spirituel juge et discerne mieux chaque créature. Vous aussi, jugez donc désormais mieux toute chose et voyez en toute créature la puissance, la sagesse et la bonté divines, et louez-en le Créateur universel.

Maintenant si vous savez avec certitude ou probabilité que quelqu'un est pécheur, faites bien

⁴⁴ I Cor. 4, 5.

⁴⁵ Rom. 14, 4.

⁴⁶ Cf. I Cor. 2, 14.

attention de ne pas le condamner pour cela ou de ne pas le louer ; mais que le vice vous soit en dégoût, et compatissez le plus possible à la personne. Vous louerez ensuite votre Dieu qui n'a pas permis que le coupable fit une chute plus grave et que vous commettiez cette faute. Car n'en doutez aucunement, si Dieu ne vous gardait [67] du mal, vous commettriez les péchés les plus graves et les plus honteux. Suppliez également Dieu qu'il vous relève vous et les pécheurs de votre crime et qu'il vous garde de tout mal.

Si vous ne savez pas en effet compatir au péché du prochain, votre cœur se durcira pour le bien et peut-être vous précipiterez-vous dans le mal sans frein. Car celui qui ne cherche pas à rapprocher Dieu de son prochain par une prière ou une exhortation pleine de foi quand c'est possible, de celui-là, je n'en doute pas, le Seigneur s'éloigne. Et à combien plus forte raison croyez-vous que Dieu s'écarte de ceux qui sourient aux détracteurs, applaudissent aux autres pécheurs, les échauffent dans leur malice et leur fournissent l'audace de renouveler leurs crimes ?

Si donc l'occasion se présente, reprenez le coupable ; sinon manifestez votre tristesse à sa face afin que le pécheur éprouve de la confusion. Ne faites attention à la grandeur de personne ! Celui-là est jugé grand qui s'approche de votre Dieu et il est d'autant plus grand qu'il s'approche de lui davantage. Quelle perversité de craindre et

d'apprécier souverainement l'esclave du diable et de mépriser le fils adoptif de Dieu qui possède les arrhes de la patrie ? Oui certes, c'est une folie grave et immense. Nous en préserve la sagesse de Dieu le Père. Ainsi soit-il. [68]

CHAPITRE DOUZIÈME

Du petit nombre de ceux qui obéissent bien.

Qui donnera de l'eau à ma tête et une pluie de larmes à mes yeux afin que je puisse pleurer⁴⁷ sur l'état des parfaits déjà presque réduit à rien ? La terre cultivée par les divins conseils et les exemples du Christ engendre des épines et des chardons au lieu de froment. Or plus l'objet est noble, plus intense doit être la douleur du cœur.

Mais avant d'avoir une idée de différents sujets, attachons-nous d'abord à l'obéissance prise comme fondement de la vie religieuse.

Ah ! courez de ci, de là, et voyez si vous pouvez la trouver quelque part en sa perfection ; je crois que vous la trouverez à peine ou même pas du tout réfugiée à quelque cœur. Vous pouvez bien vous en étonner, puisque les Congrégations et les Religieux sont très multipliés ; comment se rencontre-t-elle chez si peu ? Comment ne la trouve-t-on presque pas ?

⁴⁷ Jerem. 9. 1.

Certes, si le peuple [69] s'est multiplié, la joie spirituelle n'a pas grandi d'intensité.⁴⁸

Quel est, dites-moi, celui qui veut avoir un supérieur pour recevoir des ordres et non plutôt pour être servi par lui ? Non, nous ne voulons plus nous conformer à la volonté des supérieurs : nous exigeons qu'ils fassent en tout nos volontés. Et si quelque chose manque, nous murmurons contre eux plus que des chefs ne le font contre leurs subalternes ; nous ne leur épargnons pas le glaive de notre langue ; et ce qui est pire, ce qui autrement nous serait agréable, nous devient odieux par le fait même que c'est imposé par les supérieurs. Puis nous ne cherchons plus comment nous pourrions accomplir plus parfaitement leur volonté et renoncer plus pleinement à la nôtre ; mais nous cherchons comment nous pourrions leur résister en tout, les forcer à agir comme nous voulons, ou pallier par quelque excuse le refus à leurs injonctions. Ou bien nous cherchons soigneusement si dans tel et tel cas nous sommes tenus d'obéir.

Hélas ! nous imitons Lucifer qui a préféré le commandement à l'obéissance, et je crains que nous n'ayons place avec lui en sa demeure.

Pour nous confondre voyons le Christ souffrant qui a voulu obéir pour nous au Père jusqu'à la mort ; il ne s'est rien réservé de ce que la volonté [70] propre a l'habitude de souhaiter

⁴⁸ Isaias, 9. 3.

dans l'homme, il s'est anéanti absolument.⁴⁹ Nos pères l'ont imité, eux qui étaient des chefs et se faisaient les serviteurs de leurs sujets. C'était doux, c'était délectable, c'était toute béatitude pour eux d'obéir à leurs inférieurs en ce qui était plus contraire à leur volonté, en ce qui tournait à la confusion, à l'affliction, à l'anéantissement de l'homme extérieur. Ils ne pesaient pas avec anxiété pour savoir si une chose était meilleure que l'autre, ou plus sûre, ou plus louable comme le font certains pour fuir l'obéissance ; mais tout ce qui n'était pas contre la volonté de Dieu, quelque ardu et vil que ce fût, du moment que c'était conforme au désir des supérieurs, ils l'exécutaient avec une ardeur sans bornes. Tel était leur amour de l'obéissance que pour l'accomplir ils ne craignaient pas de courir sur l'eau, d'aller à la chasse des bêtes féroces quand on le leur commandait et beaucoup d'autres choses que je n'arriverais pas à raconter. Il ne jugea pas son œuvre infructueuse celui qui pour obéir à son abbé, voulut au prix d'une fatigue presque intolérable arroser pendant une année un bois desséché ; et c'est là qu'apparut la grandeur de l'obéissance puisque le bois mort et aride par les mérites de l'obéissant devint fructueux.

Et pourquoi nous glorifier de notre obéissance ? Pourquoi n'avoir pas plutôt honte de notre [71] orgueil ? Pouvons-nous être appelés

⁴⁹ Phil., 2, 7 et 8.

des hommes apostoliques ? Je crois qu'on ne pourrait même pas être dits des chrétiens, on pourrait plutôt nous qualifier d'imitateurs de Lucifer ou de diaboliques. Comment pouvez-vous être traité de chrétien, vous qui vous efforcez de faire tout ce qui est contraire au Christ ? Le Christ lui ne savait-il pas qu'il était Dieu, que son humanité était remplie de la plénitude de la science et de la grâce, que son âme jouissait déjà de la béatitude, lui qui était soumis à la bienheureuse Vierge et même à Joseph.⁵⁰ Il a même voulu obéir aux esclaves des démons en payant le didrachme.

Mais nous, nous sommes des sépulcres blanchis par l'hypocrisie, remplis d'os de morts ; extérieurement aux yeux du monde, nous avons l'air de morts et intérieurement un orgueil vivace nous anime. Nous refusons d'obéir et nous prétendons que nous ne sommes pas appelés à la servitude mais plutôt à la liberté.⁵¹ Nous ignorons que servir Dieu, c'est régner, et dans cet esclavage de l'obéissance, plus nous nous soumettons, plus grand est l'honneur dont nous nous rendons plus dignes.

Et non seulement l'obéissance même nous constitue rois dans la vie future ; mais dès maintenant, si elle est parfaite, elle nous donne la domination [72] sur toute créature ; elle nous

⁵⁰ Cf. Luc. 2. 51.

⁵¹ Gal., 5, 13.

ramène à l'état ancien et elle ne permet pas que rien de contraire ne nous moleste à moins que ce ne soit pour l'avancement de l'âme. Elle change l'adversité en prospérité, elle permet à l'homme et à sa chair mortelle de vivre comme un ange ; elle fait désirer avec soif l'honneur de son Dieu ; elle fait tout mettre de côté pour chercher la louange de Dieu avec une extrême avidité en toute créature ; elle ne laisse pas se perdre un moment loin du service de son Dieu.

O vertu admirable, qui fait l'homme s'oublier soi-même et tendre toujours vers son Rédempteur et habiter dans le ciel celui qui marche encore sur la terre ! Pourquoi donc, orgueilleux, murmurer contre l'obéissance ? Quand l'apôtre dit : « Nous ne sommes pas appelés à la servitude », il veut faire entendre : nous ne devons obéir ni à Dieu, ni aux supérieurs par une crainte servile, à la façon des esclaves, mais par amour filial à la façon des enfants. Loin de lui qu'il ait voulu insinuer que nous fassions désormais notre volonté ! Quand le Seigneur dit : « Que celui qui veut venir après moi, » il ne continue pas : « Qu'il suive sa volonté », mais : « Qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive », ⁵² et toute la Sainte Écriture, aussi bien le nouveau que l'ancien Testament, fait l'éloge de l'obéissance. Si [73] vous aviez un amour propre raisonnable, vous ne refuseriez pas

⁵² Matth., 16, 24.

d'obéir à Dieu en lui-même ou dans le plus vil des supérieurs, mais plutôt vous rougiriez de soumettre votre âme si noble à une autre créature. C'est en effet curieux que l'homme dédaigne de servir Dieu dans le Supérieur et qu'il ne rougisse pas de servir un être libre, ou une autre très vile créature, ou qu'il cherche à perdre tout son temps pour ce qui ne vaut rien.

Si donc un homme de cœur voit qu'il est allé contre sa perfection plus qu'un autre et qu'il a toujours agi contre Dieu par orgueil, il s'efforce pour se venger lui-même et son Dieu de renoncer en tout à sa volonté ; il s'abhorre personnellement, il voudrait être foulé aux pieds par le monde, il rapporte toujours tout à l'honneur de son Dieu. Qu'il nous accorde cette grâce, celui qui obéit à son Père et voulut pour nous être crucifié. Ainsi-soit-il. [74]

CHAPITRE TREIZIÈME

Question faite par la chair à Dieu le Père au sujet du Christ.

Écoutez la chair se plaindre de l'esprit grandi par la contemplation ou plutôt du Christ qui élève l'âme.

La chair dit : ce C'est à vous Dieu le Père de juste et infinie miséricorde que je me plains de votre Fils : que votre justice considère la violence qui m'est faite et que votre miséricorde

condescende à ma misère. Ce Fils, le vôtre, rempli de sagesse et de force, m'a circonvenu par sa sagesse et par sa force il m'a fait violence. Ce Fils, le vôtre, par sa sagesse s'est caché sous une chair semblable à moi et avec une humilité profonde et une douceur inénarrable il s'est introduit en moi par ruse. Il a été le plus humble de tous, le plus méprisé de tous ; il a pris les besoins de tous, il accepté les infirmités de tous, pour tous il a voulu être très cruellement crucifié, il a voulu souffrir immensément de sa propre passion et de sa compassion pour nous, il a voulu montrer l'amour de son cœur par l'ouverture de son côté, [75] et il a voulu tirer de là les sacrements pour être nos remèdes. Quoi encore ? Sa chair, il en a fait une nourriture, son sang un breuvage et il s'est promis lui-même en récompense ; ceux qui obéissent à vos ordres, il les appelle sa mère et ses frères.⁵³ Enfin non seulement ici-bas mais dans la patrie future il a promis qu'il se ceindrait et qu'il servirait en passant ceux qui mangeraient à votre table.

« Par tous ces moyens et d'autres que je ne puis et ne sais pas énumérer, il a alléché à l'excès l'âme confiée à moi, et non seulement il l'a alléchée, mais de plus entrant en elle il l'a attirée à lui avec une telle force qu'il se l'est déjà unie par ses caresses, qu'elle ne s'occupe plus de moi ou plutôt qu'elle me délaisse, me repousse, me foule

⁵³ Matth. 12. 50.

aux pieds, me réduit au néant, et ce qui est plus pénible, elle aime ceux qui me font du mal, elle offre des prières particulières pour eux, et si l'on ne me fait pas de mal, elle souhaite que l'on m'en fasse. Ainsi je suis mortifiée, et elle n'en a pas cure ; je gis dans la boue, elle exulte. Mais pourquoi ajoute-t-elle douleur sur douleur et désire-t-elle que je souffre violemment ? On dirait que c'est sa gloire de m'injurier, de m'outrager et de m'abreuver de tout ce qu'il y a de plus vil ou de plus douloureux. Et quand elle m'a ainsi affligée elle me laisse dans la désolation [76] et elle veut toujours demeurer avec votre Fils, se nourrir toujours de sa chair, s'enivrer de son sang ; partout où il demeure, il veut habiter aussi avec lui. Tantôt elle se fait petite avec lui dans la crèche, tantôt elle reçoit avec lui les baisers dans les bras de la Vierge ; elle est portée sur les épaules de la Vierge, elle se sustente de son lait. Tantôt elle a soif et faim avec lui ; tantôt elle est conspuée et blessée avec lui ; tantôt avec lui sur la croix ou dans le ciel elle se réjouit près de vous ; tantôt elle est très triste, tantôt elle se console avec lui, partout où il va, elle marche avec lui, elle ne cherche pas à être sans lui. Elle ne peut s'attacher à rien sans lui.

« Que vous dirai-je donc, ô Dieu le Père, de votre Fils qui a tellement enivré de son amour l'âme qui m'était donnée et qui l'a éloignée de moi de cette façon ?

« S'il a commis un vol, commandez la restitution. Il me semble que ce n'est pas de petite importance qu'un tel vol d'un esprit. Pourquoi l'âme, à moi destinée, aime-t-elle uniquement votre Fils ? Pourquoi me haïr ainsi ? Pourquoi abandonner tout ? Absorbée par l'amour de votre Fils elle marche privée de sentiments ; elle ne voit plus rien, elle n'entend plus rien, elle ne goûte plus rien, elle ne respire plus rien d'autre. Elle veut toujours demeurer dans ses bras ; c'est là qu'elle se réjouit, qu'elle est heureuse, qu'elle nage dans les délices, qu'elle se repose enivrée d'une douceur infinie. Il n'est pas étonnant que [77] mon âme adhère tant à votre Fils car à moins d'être plus dur que la pierre ou plus insensible que le fer, puisque votre Fils lui en a tant fait, il ne lui est pas possible d'agir autrement à moins de passer pour folle. Où se trouve donc la pierre si dure qui ne se fendra pas sous le feu d'un tel amour, qui ne se liquéfiera pas comme cire si l'on fait pour elle tout ce que je viens de dire ? Aussi je ne me plains pas de l'âme à vous, ô doux Père, car elle a fait ce qu'elle a dû, mais de votre Fils car il l'a trop attirée à lui par ses bienfaits et elle m'a laissé dans une excessive misère. »

Réponse de Dieu le Père.

Écoutez attentivement ce que répond à la chair le Père de l'âme tout rempli de clémence :

« Comme tu es ma créature, je te traiterai avec justice et miséricorde. Tu étais le serviteur de l'âme et tu as toujours voulu dominer et toujours tu as agi inconsidérément. Tu l'as mise à ton service, non au mien. Tu lui as facilité la voie à tous les maux et pis encore, tu Pas, elle, formée à mon image, réduite à l'esclavage du démon. Tu l'as assimilée aux bêtes et pis encore, tu l'as exhibée dans sa fétidité et sa honte, tu l'as rendue plus noire que les ténèbres et tu l'as tellement changée que, elle, ma créature si noble, je ne pouvais plus la reconnaître. Comme elle t'aimait à l'excès, ô chair, il a donc fallu que mon Fils [78] s'incarnât pour l'attirer à son amour et au mien. Et comme l'union de mon âme avec toi, la chair, était sa mort, pour lui rendre la vie j'ai voulu que mon Fils incarné mourût pour elle. Et cela n'a pas été de la part de mon Fils un détour ou une tromperie, mais un acte ineffable de pitié de sa part et de la mienne.

« Et comme toi, ô chair, dès le commencement de votre union jusqu'à présent, tu as toujours mal agi, mon Fils, lui, a brûlé pour elle d'un amour enflammé et il s'est tout donné à elle, et c'est en toute justice qu'il a exigé que je la lui abandonne toute et totalement et qu'elle t'abhorre plus que de la boue et qu'elle souhaite te voir détesté de tous. Mais puisque tu as sollicité à la fois ma justice et ma miséricorde, je veux que de temps en temps dès maintenant tu te fondes

dans la douceur qu'elle goûte en mon Fils. Et plus tard je t'en doterai de la manière la plus glorieuse et la plus parfaite, et si tu obéis bien à l'âme en tout à partir de cette heure, non seulement je te libérerai de la peine éternelle, mais encore du purgatoire, moi qui vis dans l'éternité et les siècles des siècles. » [79]

CHAPITRE QUATORZIÈME

L'homme doit méditer volontiers la passion du Christ et cette méditation est très fructueuse.

Oh ! peuples, accourez de toutes parts et admirez la charité de Dieu envers vous et votre aveuglement et votre malice à son égard. Si le Fils de Dieu a voulu s'unir inséparablement à la nature humaine, bien plus volontiers notre âme devrait-elle se lier inséparablement à Lui. Si le Fils de Dieu a voulu avec une charité si ardente s'unir de la sorte à de très viles cendres, avec combien plus d'avidité chacun devrait-il ouvrir son cœur pour le recevoir. Quelle est donc la folie de l'âme négligente sur ce point et qui préfère s'attacher à des ordures ? Le Fils de Dieu n'a pas revêtu la chair afin que l'homme s'attache à la chair ; mais comme lui-même incarné a rendu la chair malheureuse, l'a fichée à la croix, a méprisé la charnalité et que son âme s'est toujours rivée à Dieu le Père, ainsi l'homme doit mortifier sa chair et s'exhausser toujours jusqu'au divin.

O étrange vérité de l'homme ! Il est constitué d'âme et de chair ; l'âme est sans comparaison [80] plus noble que la chair, et il dépense tout son temps à pourvoir la chair de ce que la chair réclame, et il néglige son âme comme si elle n'était rien ; ni à la sustenter, ni à la nourrir, ni à lui procurer le repos dans le souverain bien, il ne s'étudie et cependant rien de plus doux, rien de plus suave, rien de plus délectable sans comparaison n'est possible à trouver. Car partout Dieu s'offre à l'homme et de lui même il n'exige d'autre paiement que la mort de son Fils. Les choses terrestres nous échappent sans cesse et même au prix de toutes nos sollicitudes, de nos travaux, de nos inquiétudes, nul de nous ne peut les posséder pleinement, à moins que nous ne disions que celui-là possède entièrement qui méprise tout complètement.

Hélas, chose plus étonnante, l'âme agit de la sorte n'y étant pas forcée. C'est volontairement qu'elle se soumet à la chair, qu'elle s'efforce d'exaucer les désirs de la chair et qu'elle méprise de se soumettre à son Dieu, malgré toutes les exhortations, l'octroi des bienfaits et les inspirations intérieures. Même pour son propre bien, c'est-à-dire pour son utilité personnelle, elle ne veut pas faire la volonté de Dieu. Et de vrai, si l'âme ne se mettait pas au dessous des animaux, ne devrait-elle pas aimer par dessus tout Dieu

dont elle est l'image et ne pas se soucier du reste. »

Mais puisque vous aimez la chair, ô âme, [81] n'aimez qu'une chair : la chair du Christ. Celle-là pour vous et pour le salut de tout le genre humain, elle est constamment offerte sur l'autel de la croix : ruminez donc sans fin sa passion dans votre cœur. Cette méditation continuelle de la passion du Christ élèvera vos pensées ; ce que vous devez étudier et sentir, elle vous l'indiquera, elle vous enflammera pour ce qui est ardu ; elle vous forcera à aimer l'humilité, le mépris et l'affliction ; votre pensée, votre parole, vos actions, elle y mettra de l'ordre.

O passion désirable ! ô mort admirable ! Quoi de plus étonnant que la mort donne la vie, que des plaies apportent la guérison, que le sang blanchisse et purifie, qu'une douleur vive mène à une douceur extraordinaire, que l'ouverture du côté joigne le cœur au cœur ! Ne cessons pas d'être stupéfaits, de voir le soleil obscurci éclaircir plus que de coutume, le feu éteint brûler davantage, une passion ignominieuse rendre glorieux. Ce qui est vraiment merveilleux c'est que le Christ assoiffé sur la croix procure l'ivresse, qu'il donne, lui nu, les vêtements de la vertu ; ses mains clouées à la croix nous délient, ses pieds transpercés nous font courir ; en rendant le souffle il inspire la vie, en mourant sur le bois il nous invite au ciel.

O Passion aimable qui change celui qui la médite et le rend non seulement angélique mais divin. Celui dont la pensée habite au milieu des [82] tourments du Christ ne se regarde plus lui-même, il ne voit que Dieu et jamais que son Maître souffrant ; il veut porter sa croix avec lui, il porte en son cœur celui qui tient dans ses mains le ciel et la terre, pour lui il accepte avec gaîté d'âme toute charge ; il veut être couronné d'épines avec lui et l'espérance de la gloire devient sa couronne ; il veut avec lui avoir froid sur le bois sans vêtements et il est brûlé par l'ardeur infinie de l'amour ; il veut avec lui goûter au vinaigre et il boit du vin d'inénarrable douceur ; il veut se tenir avec lui en croix et subir les outrages et les anges l'honorent et la bienheureuse Vierge l'adopte pour son fils. Il veut s'attrister avec le Christ et il est dans la joie ; il veut partager ses afflictions et il éprouve de très douces consolations avec le Christ. Il veut souffrir avec celui qui souffre et il regorge d'allégresse. Avec le Christ il veut pendre à la croix et le Christ l'embrasse avec une douceur indicible. Avec lui il veut incliner sa tête envahie par la pâleur de la mort et le Christ relevant sa tête lui donne les plus tendres baisers.

O mort aimable, ô mort délectable ! O que n'ai-je été à la place de cette croix ! J'aurais été cloué au Christ par mes mains et par mes pieds. J'aurais sûrement dit à Joseph d'Arimatee : « Ne

me l'enlevez pas, mais ensevelissez-moi avec lui dans le sépulcre, je ne veux plus être séparé de lui. » Mais si je ne puis agir réellement de la sorte, au moins veux-je le faire de cœur. Il est bon [83] de demeurer avec lui ; en lui je veux dresser trois tentes⁵⁴ : une dans ses mains, une dans ses pieds et la troisième perpétuelle dans son côté : là je veux reposer et dormir, manger et boire, lire et prier. Là je parlerai à son cœur et j'obtiendrai de lui ce que je voudrai. De cette façon je suivrai les traces de ma très douce mère dont l'âme a été transpercée par le glaive de la passion de son Fils. En toute sûreté je lui parlerai, blessé moi-même, et je l'inclinerai à ma volonté. Et non seulement j'apparaîtrai crucifié avec son Fils, mais je reviendrai aussi à la crèche, et là petit enfant, je serai couché avec lui, et là avec son Fils je boirai le lait de son sein. Puis je mêlerai le lait de la mère et le sang du Fils et je m'en ferai le plus doux breuvage.

O blessures très amoureuses de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Une fois je pénétrai en elles, les yeux ouverts et mes yeux furent remplis de sang et n'y voyant plus goutte je commençai à m'avancer en tâtant des mains jusqu'à ce que je parvinsse aux entrailles intimes de sa charité. J'en fus alors entouré de toute part et je ne pus revenir. Aussi j'habite là ; je me nourris des mêmes aliments que lui, je m'enivre de son

⁵⁴ Matth. 17. 4.

breuvage. J'éprouve là tant de douceur que je ne puis l'expliquer. Celui qui s'est enfermé pour les pécheurs dans un sein virginal daigne aujourd'hui me porter, [84] moi misérable, dans ses entrailles. O je crains beaucoup que vienne le jour de ma sortie, et que je sois privé des délices dont je jouis. Sans doute, s'il me remet au monde, il devra comme une mère me donner le lait de ses mamelles, me laver de ses mains, me porter dans ses bras, me consoler de ses baisers, me réchauffer sur son giron.

Mais je sais bien ce que je ferai : qu'il me remette au jour tant qu'il voudra ; ses blessures sont toujours ouvertes ; par elles je rentrerai toujours en son sein et je rentrerai sans cesse jusqu'à ce que je lui sois inséparablement attaché. O aveuglement des enfants d'Adam ! Ils ne savent pas entrer dans le Christ par ces blessures ! Ils travaillent en vain au-dessus de leurs forces et les portes du repos sont ouvertes. Ignorez-vous que le Christ est la joie des bienheureux ? Pourquoi tarder alors d'entrer en cette joie par ces ouvertures ? Comment perdez-vous la tête ? la béatitude des anges est devant vous, la pierre qui l'entoure est brisée et vous négligez d'entrer ? Ah ! peut-être attendez-vous que d'abord votre corps soit dissous et croyez-vous que maintenant l'âme ne peut se reposer dans le Christ. Mais croyez-moi, ô homme : si vous vous efforcez de pénétrer en lui par ces ouvertures étroites, non

seulement votre âme mais votre corps trouveront là repos et douceur admirables ; ce qui est charnel et à tendance charnelle par le fait de [85] l'entrée dans les blessures deviendra spirituel à tel point qu'elle méprisera tout sauf les délices qu'elle ressentira là. Bien plus, peut-être à l'occasion l'âme dira qu'il faut se retirer pour quelque raison d'obéissance ou d'utilité et la chair alléchée par cette douceur dira qu'il faut rester. Et si la chair goûte de la douceur, en quelle douceur l'âme ne sera-t-elle pas plongée, elle qui par ces ouvertures est unie au cœur du Christ ? Je ne pourrais pas vous le dire, mais sachez en faire l'expérience.

Voici que vous est ouverte une officine remplie d'aromates et de remèdes. Par les fenêtres des plaies entrez donc, prenez une potion pour vous guérir, vous restaurer, vous préserver, vous conserver. Choisissez-là le genre qui vous convient, prenez-là les électuaires les plus délicats que vous désirez.

Si vous voulez être parfumé des onguents de la douceur, n'hésitez pas à entrer dans ces blessures : voici que vous est ouverte la porte du Paradis et la lance de Longin a écarté le glaive flamboyant.⁵⁵ Voici le bois de vie percé dans ses rameaux et dans son tronc : si vous ne placez vos pieds, c'est-à-dire vos affections, dans ces cavités, vous ne pourrez cueillir ses fruits. Voici ouvert le trésor de la sagesse divine et de l'éternelle suavité.

⁵⁵ Cf. Gènes. 3, 24.

Entrez donc par l'ouverture des [86] blessures et vous éprouverez des délices vraiment senties.

O lance très heureuse, ô bienheureux clous ! Ils ont mérité de nous faire une porte semblable ! O si j'avais été à la place de cette lance : je n'aurais plus voulu sortir du côté du Christ, mais j'aurais dit : « Voilà mon repos dans les siècles des siècles ; là j'habiterai, c'est le lieu de mon choix. »⁵⁶

O cœurs insensés et lents, pour posséder une vanité vous passez par des issues inutiles et très souvent vous ne pouvez plus en sortir ; et pour posséder le Fils de Dieu, le souverain Bien, la beauté, la splendeur éternelle, vous n'entrez point par les portes ouvertes de ses plaies !

O âme créée à l'image de Dieu, comment pouvez-vous encore vous contenir ? Voici que votre très doux époux, blessé pour vous, maintenant rendu glorieux, désire vous embrasser, vous accorder ses plus tendres baisers, et vous négligez de vous hâter vers lui ? C'est à cause de son excessif amour qu'il s'est ouvert le côté pour vous donner son cœur. De plus il a voulu ses pieds et ses mains percés afin qu'arrivant à lui vos mains pénétrassent dans ses mains et vos pieds dans ses pieds et que votre union fut inséparable.

Je vous en supplie donc, selon le conseil de l'apôtre, faites tous vos efforts pour arriver là, et [87] si vous vous y plaisez, ne vous en éloignez

⁵⁶ Psal., 131, 14.

plus. Et je n'en doute pas, après cette expérience, tout, sauf lui, vous semblera amer. Vous désirerez alors, une fois entré, que les portes de ces blessures soient fermées pour ne plus pouvoir les franchir. Vous vous étonnerez alors de votre aveuglement et de celui des hommes sur ce point ; et vous vous réjouirez néanmoins de la douceur que vous éprouverez et votre cœur s'enflammera tellement qu'à la lettre il s'efforcera de sortir du corps pour habiter matériellement dans les plaies du Christ ; il sera enivré d'une ineffable suavité et de ferveur et à peine pourra-t-il s'appliquer à autre chose.

O blessures déchirant les cœurs de pierre, enflammant les âmes congelées et liquéfiant par son amour les poitrines d'airain ! O vraie vie et douceur, ô notre espérance ! Si par la méditation de cette passion vous parvenez à cette douceur dont j'ai parlé, ou bien à une plus grande, faites attention à refuser de méditer cette passion en vue d'une satisfaction naturelle, mais cherchez à reconnaître les immenses bienfaits de votre Créateur et à brûler de son amour.

Et voici quelle doit être sans cesse votre oraison continuelle :

PRIÈRE

Père Saint et Seigneur, au nom de votre charité et de celle de votre Fils qui souffrit la mort [88] pour moi, au nom de la sainteté merveilleuse de sa Mère, au nom des mérites du

bienheureux François et de tous les Saints, à moi pécheur indigne de toutes vos faveurs accordez que je ne chérisse que vous, que je brûle toujours de votre amour, que j'aie toujours soif de votre honneur, que j'aie continuellement dans le cœur le souvenir de votre Passion, que je reconnaisse ma misère et que je souhaite d'être par tous méprisé et foulé aux pieds. Que rien ne me touche plus sauf vous, que rien ne me contriste sauf le péché. Ainsi soit-il. [89]

CHAPITRE QUINZIÈME

Méditation du Vendredi-Saint.

Auprès de la Croix de Jésus sa Mère se tenait debout.⁵⁷

O ma Souveraine, où étiez vous debout ? Près de la Croix ! Oui, vous étiez même sur la croix avec votre Fils, et là vous avez été crucifiée avec lui. Il n'y a qu'une différence, c'est qu'il l'était lui dans son corps, et vous dans votre âme ; ses plaies étaient répandues en son corps, elles étaient réunies dans votre cœur. Là, ô Reine, votre cœur a été percé de la lance et des clous et couronné d'épines, là couvert d'opprobres, d'injures et de moqueries, là abreuvé de fiel et de vinaigre, O Reine pourquoi êtes-vous allée à l'immolation pour nous ? La passion du Fils ne nous suffisait-elle pas sans la crucifixion de la Mère ? O cœur

⁵⁷ Joan., 19, 25.

d'amour, pourquoi vous être changé en un globe de douleur ? Je contemple ô Reine, votre cœur ; mais ce n'est plus un cœur que je vois, c'est de la myrrhe, de l'absinthe et du fiel. Je [90] cherche la mère de Dieu et je trouve des crachats, des fouets, des plaies, car c'est en cela que vous êtes changée.

O pleine d'amertume, qu'avez-vous fait ? Vaisseau de Sainteté, pourquoi êtes-vous devenue un vaisseau de douleur ? O Reine, pourquoi n'être pas restée dans la solitude de votre demeure ? Pourquoi être allée au Calvaire ? Il n'était point dans vos usages, ô Reine, d'aller à de pareils spectacles. Comment votre pudeur virginale ne vous a-t-elle pas retenue ? Comment la crainte propre aux femmes ne vous a-t-elle pas arrêtée ? Comment l'horreur du crime ne vous a-t-elle pas éloignée ? Comment n'avez vous pas été effrayée par le dégoût d'un tel lieu, par la multitude de la foule, la haine du mal, la folie de ces insensés, l'assemblée des agents du démon ? Vous n'avez point vu tout cela, ô Reine, votre cœur vous était arraché par la douleur, il n'était plus en vous, mais dans l'affliction de votre Fils, dans les plaies de votre Unique, dans la mort de votre Aimé. Votre cœur ne regardait pas la foule, mais les plaies, ni la presse, mais l'attachement à la croix, ni les bruits, mais la lividité, ni l'horreur du spectacle, mais la

douleur du Christ.⁵⁸ O Reine, retournez au lieu où vous étiez d'abord afin qu'en même temps que le pasteur est frappé, nous ne [91] vous perdions pas aussi. Pourquoi en une même heure serions-nous privés de votre double protection ? Ce n'est pas la coutume, ô Reine, que les femmes soient punies d'une telle mort et une telle sentence n'a point été portée contre vous.

Mais j'imagine que vous ne pouvez entendre mon langage, vous êtes toute pleine d'amertume,⁵⁹ tout votre cœur, ô Reine, est absorbé dans la passion de votre Fils. O merveille, vous êtes toute dans les plaies du Christ, et le Christ tout entier est crucifié dans l'intérieur des entrailles de votre cœur ! En vérité, comment se fait-il que le contenant soit dans le contenu ?

O homme, blessez votre cœur si vous voulez saisir la question. Ouvrez votre cœur avec la lance et les clous, et la vérité y entrera. Le soleil de justice n'entre point dans un cœur fermé.

Mais, ô Souveraine déchirée, transpercez vous-même nos cœurs et renouvez en eux la passion de votre Fils. Unissez à notre cœur, votre cœur blessé pour qu'avec vous nous soyions pareillement blessés des blessures de votre Fils. Pourquoi n'ai-je pas, ô Dame, votre cœur pour vous voir, partout où que j'aïlle, toujours attachée

⁵⁸ Il y a ici tout une série de jeux de mots fort difficiles à rendre en français.

⁵⁹ Cf. Thren. 1, 20.

à votre Fils. Et si vous ne voulez, ô Souveraine, me donner ni votre Fils crucifié ni votre cœur blessé, au moins, je vous en prie, accordez moi de votre Fils les plaies, les injures, les moqueries, les [92] opprobres et tout ce que vous y ressentez. Quelle est la mère, si elle le pouvait, qui ne se libérerait pas, elle et son fils, de ses souffrances pour les rejeter sur son esclave ? Ou bien si vous en êtes tellement enivrée et si vous ne voulez pas les éloigner de vous et de votre Fils pour les donner à quelqu'un, ô Souveraine, unissez-moi au moins, moi très indigne, à ces ignominies et blessures pour que vous et votre Fils vous ayiez la consolation d'un compagnon dans vos prières.

O que je serais heureux si je pouvais seulement m'unir à ces plaies ! Qu'y a-t-il aujourd'hui de plus grand, ô Ma Reine, que d'avoir le cœur uni à votre cœur ouvert et au corps transpercé de votre Fils ? Votre cœur n'est-il pas plein de grâce ? Et puisqu'il est ouvert, comment la grâce ne découlera-t-elle pas dans le cœur qui lui est uni ? Et si votre Fils est la gloire des bienheureux, puisqu'il est transpercé, comment la douceur de cette gloire ne se déversera-t-elle pas dans le cœur qui lui est uni ? Je n'imagine pas qu'il en soit possible autrement ; mais je crains que nous en soyions très éloignés alors que nous croyons en être très rapprochés.

O ma Reine, pourquoi ne m'accordez-vous pas ce que je demande ? Si je vous ai offensée, en

justice frappez mon cœur, et si je vous ai servie, je demande encore des blessures pour récompense. Où donc est, ma Dame, où donc est votre bonté, où votre immense miséricorde ? Pourquoi [93] êtes-vous devenue cruelle, vous qui avez toujours été bénigne ? Pourquoi êtes vous devenue avare pour moi, vous qui avez toujours été libérale et large ? Je ne vous demande pas, ma Dame, le soleil ou les étoiles, je demande des plaies. Pourquoi êtes-vous si avare de ce don ? Ou bien alors, ô Souveraine, ôtez-moi la vie corporelle ou bien blessez mon cœur. Je suis couvert de honte et de confusion en voyant mon Seigneur blessé et vous, ô ma Reine, blessée avec lui, et moi intact, moi votre très vil serviteur à tous deux.

Ah ! je sais ce que je ferai : je vous demanderai cette grâce, prosterné à vos pieds, sans fin, en criant et pleurant et je serai importun près de vous à l'excès. Et vous m'accorderez cette faveur ou si vous me frappez pour que je m'en aille, je resterai là, je souffrirai vos coups jusqu'à ce que je sois blessé de toutes parts car je ne demande de vous que des blessures. Et si vous voulez me caresser sans me flatter, je persévérerai dans ma constance, je recevrai vos caresses et ces caresses feront à mon cœur des blessures d'amour. Et si vous ne dites et ne faites rien, alors mon cœur sera percé par la tristesse et la douleur, et je ne me retirerai pas sans blessure. Ainsi soit-il. [94]

CHAPITRE SEIZIÈME

L'homme contemplatif doit se réjouir du bien du prochain.

Tout ce que nous venons d'exposer, vous devez le souhaiter à tout homme, vous devez prier avec soin pour chacun et quand vous voyez du bien chez autrui, il faut vous en réjouir grandement, même quand vous remarquez que vous en êtes privé. Si vous ne le faites pas, si vous en concevez au contraire de la peine, vous commettez par ce péché trois fautes considérables :

Premièrement vous avez l'air de haïr l'honneur de Dieu qui résulte des perfections du prochain ; secondement vous méprisez la passion du Christ qui a souffert pour que chacun regorge de vertus ; troisièmement, vous déchirez, vous mettez en morceaux la charité qui vous commande d'aimer votre prochain comme vous-même et de vous passionner pour son bien comme pour le vôtre. Aimez donc beaucoup le bien du prochain et procurez-le lui, surtout le bien spirituel, et aussi le temporel quand c'est nécessaire. Et toujours le Seigneur vous offrira ses grâces spirituelles et [95] vous appellera enfin au ciel. Qu'il nous y conduise celui qui a voulu pour nous subir les opprobres de la croix. Ainsi soit-il. [96]

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Que l'homme contemplatif ne juge point les autres plus imparfaits que lui.

L'antique ennemi ne peut tromper l'homme contemplatif en lui faisant juger les autres ; mais il fait des efforts continuels pour l'amener à voir que son âme avance en progrès dans les nombreuses œuvres qu'elle opère et pour lui faire croire le prochain imparfait sous prétexte que les autres ne vaquent pas aux mêmes travaux ou qu'ils ne jouissent pas du même esprit de solitude et de paix, qu'ils n'exercent pas les mêmes mortifications ou la même vigilance, ou qu'on les voit, soit disant oisifs, ou mêlés à des affaires qui ont été pour les parfaits des occasions de chute.

Mais, ô erreur déplorable et secrète ! que de vouloir juger l'intérieur de l'homme par sa vie extérieure. L'édifice spirituel ne demande pas tant le travail du corps que celui du cœur, et même le premier auprès de Dieu ne vaut rien sans le second, mais celui-ci vaut sans le premier, et bien souvent ce qui est nuisible à l'un est très utile à l'autre. [97]

Et de même que les visages des hommes sont différents, de même il y a différentes manières de vivre et d'avancer dans le bien. Lors donc que vous vous voyez resplendir d'œuvres louables et que vous remarquez que les autres les négligent, vous devez vous imaginer que dans le secret, dans l'intime de leur cœur ils font des œuvres de valeur modeste. Et comme Dieu les aime spécialement à

cause de cette sainteté intérieure, peut-être a-t-il eu soin de ne pas les surcharger de travaux extérieurs afin qu'ils ne fussent pas en danger de succomber dans cette fatigue extérieure et intérieure.

Pour repousser cette tentation, vous devez donc penser d'abord en votre cœur que ce n'est pas l'habitude aux enfants des rois de gagner journallement leur pain par des œuvres manuelles pénibles, mais de se nourrir délicatement, sans grande fatigue, à même les richesses royales. Ainsi en est-il à la lettre en ce qui nous occupe : il faudra très souvent qu'un frère travaille beaucoup pour avoir une dévotion ou une formation intérieure ; un autre pour posséder la même vertu et même avec plus de perfection n'aura qu'à tourner son esprit vers Dieu.

Deuxièmement vous devez penser que ce que vous travaillez à gagner et ce que vous commencez maintenant à posséder se trouve déjà chez autrui vieilli et fortement enraciné. Et peut-être est-ce l'unique raison pour laquelle ils ne semblent [98] pas s'impressionner extérieurement comme vous pour les grâces spirituelles, car la douceur spirituelle nouvellement venue opère des changements ; mais elle ne transforme plus autant celui qui est changé depuis longtemps, elle le conserve et le perfectionne. Et quand vous remarquez que vous êtes comme liquéfié d'amour et que les autres paraissent insensibles, vous

devez penser qu'à l'instar du soleil matériel, le soleil de justice par sa chaleur amollit tellement l'homme de son fervent amour que celui-ci ne peut pas ou peut à peine soutenir ce feu. D'autres au contraire y sont desséchés des eaux du péché, les moindres vapeurs du mal y sont comme évanouies, leurs âmes sont consolidées dans le bien et fortifiées contre le mal et rien ne peut les séparer de la charité de Dieu. D'autres mûrissent à tel point qu'intérieurement et extérieurement ils semblent la douceur même, toute acidité s'évanouit de leur âme, ils paraissent habiter plutôt dans la patrie que sur cette terre. D'autres croissent à la manière des arbres, ils ne goûtent pas ces douceurs spirituelles, mais grandissant ils deviennent plus forts de jour en jour devant Dieu. D'autres au contraire se corrompent comme les méchants.

Quand donc vous sentez en vous quelques-uns de ces effets, croyez que votre frère les possède aussi et même mieux. Il ne se liquéfie pas d'amour aussi vite que vous, mais peut-être il se fortifie, il mûrit, il croît en bien, et c'est préférable [99] peut-être. Et puis, quand vous croyez vous fondre ainsi, peut-être vous flétrissez-vous : alors ne jugez pas les autres pour ce motif moins parfaits que vous, et craignez même de ne pas pouvoir leur être comparé. Si la cire qui se fond au soleil disait aux autres créatures : « Vous ne recevez aucun bienfait du soleil ou du moins pas

un pareil au mien », ce serait folie : tout ne se liquéfie pas devant le soleil comme elle : les arbres cependant, les fruits reçoivent une action plus forte.

Vous pouvez encore vous éloigner autrement de la tentation dont on parle. Vous devez penser à ceci : dans l'ordre naturel nous participons tous à la bonté de Dieu, mais chacun de différente façon, en sorte qu'autant il y a d'hommes et même de créatures, autant de participations diverses à la bonté de Dieu. Il en est absolument de même dans l'ordre des biens spirituels pour les créatures raisonnables, car la grâce perfectionne la nature. C'est à cette diversité dans les dons de la grâce que fait allusion l'Apôtre disant aux Corinthiens :

« Je désire que tous les hommes soient comme moi », puis il ajoute : « Mais chacun a de Dieu un don qui lui est propre, l'un de telle façon, l'autre de telle autre, »⁶⁰ et en bien d'autres passages vous pouvez trouver cette vérité. S'il en est ainsi, comment votre frère peut-il ne pas vivre [100] et servir son Seigneur dans une autre voie spirituelle que vous ? Les uns vont à Dieu par le repos, les autres par le travail, les uns d'une façon, les autres de l'autre et très souvent le meilleur est celui qui passe pour le plus vil. Ne jugez donc personne inférieur à vous, sous le prétexte qu'il ne fait pas tout ce que vous faites.

⁶⁰ I Corinth., 7, 7.

De même quand vous voyez votre frère avec un compagnon ou avec plusieurs et que vous êtes seul, vous devez penser qu'il a la perfection de la charité et qu'à cause de ce grand amour de Dieu, Dieu est toujours avec lui, qu'il se trouve seul ou avec d'autres. Vous, vous n'avez qu'un amour imparfait et vous pouvez à peine vous tourner du côté du prochain sans commettre une faute ; vous ne pouvez pas, ou à peine, vous tourner du côté de Dieu sans qu'il vous faille vous séquestrer du prochain. En vérité, c'est là une imperfection. Les anges qui ont la charité parfaite se portent aussi bien vers Dieu, quand ils sont avec nous ou nous servent que lorsqu'ils sont au ciel. Je ne parle pas ainsi parce que je crois que cette perfection nous est possible ici bas pendant notre pèlerinage ; cependant nous pouvons les imiter un peu.

Pensez encore, si vous pouvez, que vos frères sont détachés du monde extérieur et occupés de Dieu seul, qu'ils sont portés vers lui avec une telle force que le corps en raison de la vive tension de l'âme, semble se dissoudre et être réduit à une [101] extrême débilité. Pour reprendre force et ne pas s'évanouir tout à fait, et aussi pour que leur sainteté ne soit pas remarquée du dehors, ils s'offrent souvent pour consoler leur prochain, tout en agissant toujours pour l'honneur de Dieu. Il est donc insensé de prendre votre frère pour un objet de moquerie ou de le regarder comme imparfait. Beaucoup sont très honnêtes

extérieurement et qui font peu de bien intérieurement ; beaucoup sont extravagants dans leurs mouvements et qui sont très saints et très amis de Dieu ; et ce qui est pire, il y en a qui paraissent aux hommes comme un parfum odorant et qui devant Dieu sont tout infects et déjà ils ont reçu la récompense de leur sainteté extérieure ; il y en a qui semblent des pécheurs aux hommes et leur conservation est dans les cieux.⁶¹ Je ne veux pas dire toutefois que la vie extérieure ne réponde pas très souvent à l'intérieure. Mais comme nous ne pouvons discerner ce qui est ou n'est pas, estimons que tous sont les fils de Dieu et jugeons-nous inférieurs à tous, à moins de preuve manifeste du contraire. Nous ne connaissons qu'avec incertitude la bonté et l'excellence de la sainteté du prochain, nous sommes au contraire sûrs de notre multiple malice.

Ce serait aussi une grande présomption que de vouloir limiter par rapport au prochain l'influence de la divine bonté sous prétexte que sa [102] manière d'agir ne me plaît pas toute. Quoi de plus insensé que de vouloir régler le bon vouloir de Dieu à ma guise ? C'est pourtant ce que je fais quand j'imagine que ce qui ne me plaît pas ne plaît pas à Dieu. Quand vous voyez vos frères occupés à des œuvres extérieures, vous devez penser qu'ils les rapportent à la louange de

⁶¹ Cf. Matth., 6, 16, et Phil., 3, 20.

leur Créateur et qu'alors ils ont plus d'affection pour Dieu que vous même quand vous vous occupez de Dieu. Et comme ils aiment Dieu avec tant de véhémence, peut-être s'ingénient-ils à le chercher dans toutes les créatures vers lesquelles ils doivent se tourner et partout ils le reconnaissent aimable, désirable, digne de toute louange. Et ce leur est un grand sujet de joie et d'allégresse de trouver dans les objets les plus vils, sa puissance, sa sagesse, sa bonté merveilleusement digne d'éloges. Aussi est-ce pour ce motif peut-être qu'ils s'occupent si volontiers de ces choses abjectes et qu'ils ne nous ressemblent pas, à nous pour qui tout est danger. Et quand nous les croyons oisifs, peut-être alors sont-ils remplis intérieurement d'une inénarrable joie spirituelle bien qu'ils la dissimulent sagement. Peut-être encore, se jugeant indignes, n'osent-ils pas se présenter sans cesse devant la divine majesté et se joignent-ils aux créatures inférieures et s'efforcent-ils de révéler Dieu dans leurs cœurs, sans omettre cependant de le contempler parfois en lui-même. C'est peut-être la raison pour laquelle ils se [103] réjouissent souvent avec le prochain, car pour eux la joie vient de ce que les hommes vils, comme ils se croient eux-mêmes, peuvent s'entretenir avec ceux qui leur semblent être les enfants de Dieu.

Vous me direz de quelques-uns : « Ils devraient demeurer avec les plus parfaits ». Je

réponds que peut-être ils regardent comme les meilleurs ceux qui affectent une sainteté moindre. Ou bien encore ils ne s'estiment pas dignes d'habiter avec eux, leur propre vie paraît trop dissemblable de leur conduite, et il leur suffit de pouvoir être avec les enfants de Dieu qu'ils peuvent imiter un peu ; ils savent en effet qu'il est plus facile de se sauver au milieu des gens qui ont la foi. Ou bien encore veulent-ils être avec les moins parfaits de peur que ne soit révélée leur propre pureté de conscience.

Vous pouvez encore penser que peut-être Dieu leur a donné de s'occuper des affaires extérieures et de vivre avec leurs frères parce qu'il leur est plus difficile de posséder Dieu dans la solitude permanente. Et comme ils travaillent et luttent plus pour avoir Dieu, leur éloge sera plus grand. Qui doute que si l'homme mêlé à toutes les affaires de la vie active possède Dieu aussi parfaitement que le solitaire, il mérite plus de louange ? Oui, certes, là où la résistance est plus vive il faut parfois plus d'intensité dans l'acte d'amour ; or l'intensité multipliée de l'acte ou de [104] la ferveur fait augmenter la substance même de la charité et la récompense augmente. Quand donc vous croyez qu'ils perdent, ils gagnent ; quand vous pensez les trouver les derniers dans la patrie céleste, vous les verrez au-dessus de vous, si vous y êtes. Car il y a fort à craindre, que de

même que leur humilité les élève, notre orgueil nous précipite en enfer.

Pensez encore qu'ils croient pouvoir mieux arriver à parfaitement servir Dieu dans les choses auxquelles ils sont disposés qu'en essayant ce qu'il y a de difficile au risque de tomber comme vous le faites : car ils regardent ou doivent regarder comme très inconvenant d'agir d'une manière imparfaite vis-à-vis d'un si grand Maître. Ou peut-être essayent-ils de faire de grandes choses en particulier et de petites en public, tant dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel, afin que l'ennemi du genre humain soit vaincu en tout par eux et qu'ils aient un mérite complet. Ils vous paraissent imparfaits ? Un seul de leurs mouvements intérieurs a plus de mérites peut-être que beaucoup des vôtres et même que tous les vôtres. Et comme vous n'en savez rien, ne jugez point les autres inférieurs à vous-même, mais louez Dieu qui a daigné vous associer à eux ; c'est peut-être par leurs mérites que vous avez la vie spirituelle ou que vous l'aurez peut-être si vous ne l'avez point.

Tout ce que je viens de dire est pour repousser [105] les tentations du démon. Elles se produisent parfois et peuvent se produire et c'est de la sorte qu'il faut alors penser du prochain. Absolument parlant, je crois tout de même que la vie contemplative m'agrée plus que l'active, la vie solitaire que la vie en commun ; j'aime mieux le

calme que la dissipation. Et je crois que c'est celle qu'il faut préférer ; car bien que l'autre puisse être ordonnée vers Dieu et qu'elle le soit par les sages, il faut cependant choisir ce qui est plus proche de la fin, préférer la fin elle-même à ce qui y mène. Aussi quand il s'agit de la vie active il n'y a pas de doute que les personnes qui la mènent ne se rendent compte de leurs défauts et de leurs excès. Il y a bien des actifs qui ont plus de charité et de mérite que les contemplatifs et réciproquement ; des personnes vivant en commun plus parfaites que les solitaires et vice versa ; des gens très affairés plus saints que des hommes très recueillis et vice versa. Mais quel que soit notre état, plaire à Dieu sera beaucoup, puisque dans la multitude innombrable des hommes peu de gens lui sont agréables. Aussi nous devrions continuellement pleurer amèrement et pour ainsi dire toujours prier le Seigneur pour eux et pour nous-mêmes afin qu'il daigne nous rendre agréables à lui, et nous donner ou nous conserver en grâce jusqu'à la fin. Qu'il nous concède cette faveur, celui qui a voulu s'incarner et être blessé mortellement pour nous. Ainsi soit-il. [106]

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Comment l'homme doit s'exciter à l'amour de Dieu et comment il peut enflammer son cœur.

Puisque le cœur du contemplatif ne cesse ou ne doit pas cesser de chercher comment il doit brûler davantage de l'amour de son Créateur, je me suis proposé quoique en balbutiant, d'indiquer quelques moyens d'y arriver.

Premièrement reconnaissez, ô homme, qu'il n'y a rien pour vous enflammer de l'amour divin comme la multitude infinie de ses bienfaits. Par le seul fait que vous songez à sa libéralité et à ses ineffables générosités pour vous, vous croyez l'aimer davantage. Qu'y a-t-il en effet de plus excitateur à l'amour que d'être aimé et chéri ? Les hommes les plus cruels le savent eux-mêmes, ils aiment ceux qui les aiment,⁶² bien qu'à l'instigation du diable, l'antique serpent, ils négligent de remplir leur devoir vis-à-vis de leur Créateur. Imaginez donc ce que vous voudrez, vous aurez [107] toujours un immense sujet de chérir votre Créateur.

Allez à lui de cette manière. Pensez vous trouver auprès de votre Dieu, non en fiction, mais en toute réalité : car partout où il se trouve, il est là comme dans la splendeur du ciel et, n'en doutez pas, tout ce que vous lui demanderez non pour votre dommage mais pour votre salut, il vous l'accordera. Tout cela est fait certes pour allumer l'amour. Comment pourriez-vous ne pas aimer celui dont vous dépendez et qui est prêt à tout vous donner. Ne chérissez-vous pas

⁶² Cf. Proverb. 8. 17.

beaucoup celui qui vous a fait un cadeau ? N'aimez-vous pas davantage celui qui vous a tout donné, qui s'est livré lui-même à vous ? Alors, comment n'avez-vous pas d'amour pour celui qui vous a créé ? Vous avez causé votre ruine et vous la causez encore ? Vous vous aimez et celui qui construit, restaure et conserve, vous ne l'aimez pas ?

Ah ! dites au Seigneur : « Seigneur je suis votre créature et vous ne pouvez rien me refuser. »

Mais avant de passer outre, méditez ce que vous venez de dire et enflammez-vous d'amour. Qui pourrait se contenir, ne pas oublier tout, ne pas se jeter en Dieu tout entier et non par morceaux, en pensant que ce Dieu, le souverain bien, les délices des anges, la récompense des bienheureux, ne peut se refuser lui-même à l'homme infirme et corruptible dont la misère est indicible, [108] ou bien en songeant qu'il le possédera, quelque malade et pécheur qu'il soit, pourvoi qu'il se tourne vers lui et le demande ? Et Dieu attend ce désir et veut ce don puisqu'il dit : « Demandez et vous recevrez ». ⁶³ Je ne sais pas pourquoi nous continuons de nous fatiguer, pourquoi tous les jours nous nous affligeons pour des riens alors que nous pouvons posséder le Créateur de tout ? Pourquoi chercher davantage puisque facilement nous pouvons avoir le bien

⁶³ Joan. 16. 24.

suprême ? Pourquoi chercher au prix de nos misères la possession de la plénitude de la vie ?

O Seigneur, mon Dieu, vous rendons-nous autre chose que des injures pour prix de votre don si spontané de vous-même à nous ? Vous n'y gagnez rien à ce que nous vous possédions et cependant à tel point vous nous aimez que c'est, dites-vous, vos délices que d'être avec nous.⁶⁴ Pourquoi nous aimer de telle sorte que vous préféreriez vous donner vous-même à nous plutôt que n'importe quelle chose que nous demandions ? Oui certes, je ne veux plus désormais posséder autre chose que mon Dieu puisqu'une prière convenable peut me l'obtenir. Je m'ornerai de pierres précieuses,⁶⁵ je l'introduirai dans le lit de mon cœur et là désormais je reposerai en sa [109] compagnie. Je sais bien qu'il n'a pas d'autre souhait : il veut entrer, il y a longtemps qu'il frappe, et j'ai une profonde douleur d'avoir tant été privé d'un si grand bien.

Dites-lui donc : ce Je sais que vous me chérissez plus que moi-même : aussi je ne m'occuperai plus de moi, je m'attacherai à mes seules délices et vous prendrez soin de moi, car c'est impossible de penser à moi-même et à vous. Changeons de rôle, veillez sur ma faiblesse et soutenez-la ; je songerai à votre bonté et m'y délecterai. J'ai tout bénéfice et vous aucun :

⁶⁴ Cf. Proverb. 8. 31.

⁶⁵ Cf. Isaias. 61. 10.

cependant, je le sais, c'est plus volontiers que vous êtes avec moi, que vous me conservez et me perfectionnez et j'ai moins de facilité à jouir avec vous de votre bonté. D'où vient cela ? C'est, je le sens, qu'au fond je me hais et que vous m'aimez.

« Si je voulais, Seigneur, passer en revue toutes les marques de votre dilection, je n'y arriverais point et je ne pourrais dire ni les biens de la nature ni ceux de la fortune, ni ceux de la grâce et de la gloire, eussè-je la langue des hommes et des anges.⁶⁶ Aussi, je n'en dirai rien et je soufflerai seulement quelques mots, ô Père éternel, de votre Fils.

« Quelle fut votre dilection envers les hommes, ô mon Dieu, vous qui l'avez aimé jusqu'au point de vouloir qu'un homme fut Dieu, et que Dieu [110] reçut le nom d'homme ? Avez-vous pu lui faire davantage que de vous l'unir inséparablement ? Que dirai-je du sexe fragile ? Vous avez voulu que votre Fils naquît comme un autre ; votre premier né, votre propre fils, vous avez voulu qu'il reçut le nom de Fils de la Vierge. En un mot vous avez exalté beaucoup, Seigneur, les deux sexes de l'humanité : vous avez voulu que votre Fils égal à vous-même fut homme et l'enfant de la femme. Vous avez refusé d'accorder aux anges ce signe de dilection, car ce n'est point

⁶⁶ I Cor. 13. 1.

la nature angélique, c'est la semence d'Abraham que le Sauveur a prise.⁶⁷

« Il est en vérité merveilleux que devant votre amour le cœur des enfants des hommes ne se fende point. Quand nous étions pécheurs, Dieu n'avait-il pas qu'un autre acte à faire ? nous jeter aux abîmes des enfers et créer instantanément une créature plus noble s'il le jugeait bon ? Quel ne fut pas l'amour de Dieu ? Après la chute, il daigna nous chercher avec bonté : après l'offense à lui faite il nous exalta davantage. Quoi donc ? Notre faute a-t-elle mérité notre élévation ? Assurément non ; mais pour que nous ne le fuyions pas davantage, il a voulu s'unir inséparablement à la nature humaine. Elle est admirable, mon Dieu, votre dilection : vous aimez, vous exaucez ceux qui vous haïssent. Si donc vous nous aimez [111] tant, nous qui ne sommes rien, vous qui êtes tout, comment nous malheureux ne vous aimerions-nous pas, ô Souverain bien ? O cœur méditatif, devant une effusion si prodigieuse d'amour, comment ne défailles-tu pas d'amour ? Dieu a-t-il eu d'autre dessein que de nous enivrer d'amour ? Qu'elle est infinie, la condescendance de mon Créateur qui cherche tant à se lier à nous du lien d'amour ? Comment le cœur de l'homme peut-il songera d'autres idées ?

⁶⁷ Cf. Hebr. 2. 16.

« Et pour vous exalter ainsi, ô notre Dieu, vous avez voulu naître enfant ; nous devenus des bêtes par le péché, pour nous rendre célestes vous avez voulu être placé entre des animaux dans une crèche. O admirable effusion de la bonté divine ! ô détestable aveuglement de nos cœurs ! O glace et non pas cœur ! Pourquoi ne te fonds-tu pas devant cette chaleur ? Malheureux que je suis ! Je ne sais plus par quelle voie Dieu me cherchera puisque par celle de l'amour il ne nous rencontre pas. Que dirai-je encore ? Le Christ, le refuge des exilés, a voulu fuir en Égypte. Aviez-vous besoin de fuir, vous, Seigneur, qui étiez partout ? Non bien sûr d'autant que vous teniez tous vos ennemis sous votre puissance : mais vous vouliez agir de la sorte pour souffrir pour moi, pour me manifester votre amour, pour que je fuie vers vous dans la persécution. O mon Dieu, je vois bien que vous êtes tout à moi et que vous voulez totalement me posséder. [112]

« Quoi de plus ? Je tais le reste de sa vie, toute remplie d'amour ; j'arrive aux soufflets et aux crachats. Le cœur de l'homme ne peut sûrement imaginer une telle marque d'amour. Quand même, en effet, vous n'auriez jamais rien fait ou vous ne deviez rien faire, ô mon Dieu, que le support de ces ignominies que vous avez voulu endurer dans la nature humaine, je devrais être tout enflammé de votre amour. Qu'y a-t-il de plus grand que Dieu et de plus vil que le pécheur ? Et

cependant Dieu a voulu être conspué et raillé pour les pécheurs. O mon Dieu, quoi donc ? de cette créature que vous pouviez effacer en un clin d'oeil vous avez supporté tant de vilénies ? Ils vous disaient que vous étiez possédé du démon et vous répondiez très doucement. O charité souveraine et éclatante ! Vous entendiez pour nous de pareilles choses de la part de vrais démoniaques ! Quel immense souci aviez-vous donc de nous pour vous exposer à toutes ces injures ? C'est votre charité excessive qui vous faisait tout supporter en paix.

« O cœur plus dur que de la pierre ! Cœur qui n'est plus un cœur ! Pourquoi ne pas brûler d'amour ? La pierre se dissout devant la chaleur et se change en airain,⁶⁸ et au contact d'un tel brasier vous demeurez immuable. Plût à Dieu alors que vous fussiez de pierre et non de chair ! [113] Y a-t-il chose plus étonnante que de trouver la chair du cœur plus dure et plus insensible que la pierre ? Dieu n'a-t-il pas dit qu'il nous enlèverait notre cœur de pierre et nous donnerait un cœur de chair⁶⁹ ? Alors puisque la pierre est plus vite changée que le cœur de chair, qu'il nous donne un cœur de pierre et nous ôte notre cœur de chair. Je le dis à notre honte. O cœur très indigne, ô cœur plein de vanité, ô cœur très infidèle ! pourquoi te haïr de la sorte ? pourquoi te déchirer et te

⁶⁸ Job. 28. 2.

⁶⁹ Ezech. 11. 9.

consumer ainsi ? pourquoi ne pas aimer celui qui te chérit si fortement ? O cœur très cruel ! pourquoi préférer la mort à la vie ? pourquoi repousser celui qui te cherche ? O pierres et créatures insensibles, pleurez la folie de mon cœur.

« Certes, Seigneur, si vous me haïssiez par le fait que vous êtes mon Dieu, mon seul refuge, mon protecteur et mon guide,⁷⁰ je dois vous aimer. Combien y suis-je plus obligé puisque vous m'aimez tant et vous me poursuivez dans ma fuite par vos bienfaits. Vous me chérissez tellement qu'à cause de moi vous avez l'air de vous haïr. N'avez-vous pas voulu, ô Juge universel, être jugé pour moi et subir une mort très honteuse et très douloureuse ? O mon Dieu, que pouviez-vous faire de plus ? Dites-le moi, que pouviez-vous faire de plus ? Assurément si un [114] campagnard avait ainsi agi avec moi, je devrais l'aimer éternellement, et je ne vous aimerais pas, vous mon Dieu ? Je ne dis pas que l'effusion de votre sang toute pleine de charité devrait m'enivrer : votre vue seule y devrait suffire. À combien plus forte raison votre passion très douloureuse et pleine d'ignominies !

« Il n'y a pas de doute que vous me vouliez tout entier, vous qui vous êtes livré tout à moi. Qui, en effet, aurait pu solliciter ce don de votre main, ô mon Seigneur ? Pourquoi avoir eu tant de

⁷⁰ Psalm. 17. 2 et 8.

soins d'une si vile créature ? Oui, c'est uniquement votre bonté excessive et votre immense dilection qui l'ont exigé. Vous vouliez nous racheter, mais vous pouviez le faire autrement ; cependant vous avez daigné le faire de la sorte pour nous enflammer davantage de votre amour. O amour et désir de mon cœur ! ô douceur et suavité de l'esprit ! ô ardeur et flamme de mon cœur ! ô lumière et clarté de mes yeux, symphonie de mes oreilles, hostie odoriférante à Dieu le Père ! ô sang dont le goût est comme le miel ! ô côté si doux à toucher ! ô mon âme, ô ma vie, ô entrailles de mon cœur, moelle de mes os, animation de ma chair, délicatesse de mes sens, inspiration de mon intelligence, ô ma félicité ! pourquoi ne suis-je pas tout changé en votre amour ? pourquoi y a-t-il en moi autre chose que de l'amour ? comment puisse songer à autre chose. Quoi de plus doux que votre amour ? Quoi de plus saisissant ? pourquoi [115] n'en suis-je pas enlacé et captivé ? De toutes parts m'entoure l'amour et je ne sais pas ce qu'est l'amour. Malheureux que je suis ! pourquoi demeuré-je insensible sans raison ? pourquoi la vanité m'allèche-t-elle plus que la vérité ? pourquoi l'iniquité de la créature m'attire-t-elle plus que la bénignité de mon Sauveur ? pourquoi ai-je plus aimé l'odeur des excréments que l'amour excessif de mon Rédempteur ?

« O comme vous avez aimé l'homme, vous mon Dieu ! Non seulement vous avez voulu souffrir en croix pour lui, mais vous l'avez visité dans les limbes et vous l'avez ramené avec vous au ciel. N'auriez-vous pas pu, Seigneur, lui envoyer un ange sans le retirer par vous-même ? Pourquoi voulez-vous vous associer partout à l'homme ? Pourquoi voulez-vous habiter en tout lieu avec l'homme ? Cet homme ne possède-t-il pas que des vilenies ? Pourquoi le chérissez-vous avec tant de force ? Une fois ressuscité, vous avez encore voulu apparaître aux hommes pendant quarante jours ; glorifié, vous avez voulu manger avec eux, vous leur avez donné la paix, vous vous êtes offert à leur toucher.⁷¹ En vérité, Seigneur, ne suffisait-il pas à l'homme que vous ayez été crucifié pour lui et que vous l'ayez enfin arraché des enfers ? Votre amour pour l'homme est tel que vous semblez incapable de vous en passer. Ignorez-vous que nous ne paierions que d'ingratitude ce [116] bienfait si noble de votre Passion ? Ceux même qui étaient vos intimes, sont demeurés incrédules ; comment pouvez-vous encore nous voir ?

« O qu'elle est admirable votre dilection, puisque vous ne pouvez vous séparer des hommes ! Au moment de monter à la droite de votre Père, n'avez-vous pas laissé à l'homme la puissance de vous avoir à sa volonté sur l'autel ?

⁷¹ Cf. Actus. 1. 3 et Luc. 24, 36.

Et vous l'avez gratifié de ce pouvoir, avant d'aller à la mort, pour qu'il ne craignit pas de vous perdre. Pourquoi avoir voulu agir ainsi, puisque vous deviez lui envoyer l'Esprit-Saint ? Pourquoi voulez-vous toujours rester avec l'homme ? Vous avez voulu totalement nous incorporer à votre corps, vous avez voulu nous abreuver de votre sang afin qu'enivrés ainsi de votre amour nous n'ayions plus avec vous qu'un corps et qu'une âme. Qu'est-ce en effet que de boire votre sang qui est la vie de notre âme, sinon lier indissolublement notre âme à la vôtre ? Voilà, mon Rédempteur et Seigneur, ce que vous avez fait depuis si longtemps, et c'est le but de vos travaux depuis votre enfance. Accordez-nous le, ô vous qui pour nous avez versé votre sang plein d'amour. Ainsi soit-il. » [117]

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Que l'homme se baisse complètement pour aimer Dieu parfaitement.

L'amour de soi empêche l'acquisition de l'amour de Dieu ; plus l'un est recherché, plus l'autre est abandonné. Aussi, afin de pouvoir aimer Dieu parfaitement, il faut nous haïr nous-mêmes entièrement. Et vous avez une véritable haine de vous-même quand vous désirez de tout votre cœur être foulé aux pieds d'autrui, être réputé très vil, être fouetté, repoussé, réduit

presque à rien, quand vous attribuez à tout cela peu de valeur, quand vous vous délectez dans ces injures et vous vous consolez dans vos tribulations, quand enfin vous souhaitez que les hommes vous en abreuvent et qu'ils vous croient dignes de ces injures et de ces tribulations. Je parle ainsi parce qu'il y en a beaucoup à désirer les adversités, mais c'est pour que leur patience soit louée du monde : de tels hommes ne se haïssent pas, ils s'aiment et reçoivent leur récompense en ce monde.

Vous vous haïssez encore entièrement quand non seulement vous voulez être foulé aux pieds d'autrui [118] mais quand vous vous haïssez vous-même au point de pouvoir à peine vous supporter lorsque vous êtes absolument abominable à vous-même et que vous voudriez voir les créatures irraisonnables et insensibles se dresser contre vous, lorsque enfin, s'il vous est nécessaire d'accepter un plaisir ou une chose qui ne fasse pas de peine, vous vous indignez contre vous-même, vous cherchez Dieu seul et vous refusez tout en dehors de lui. Vous pourrez arriver à acquérir ce don très supérieur en le sollicitant de Dieu avec confiance souvent et du fond du cœur. Cependant vous avez aussi de votre côté des moyens et des dispositions pour l'obtenir.

Premièrement vous devez considérer que vous êtes né dans le péché ; et depuis que vous

avez été régénéré, purifié et lavé par le baptême, depuis l'usage de votre libre arbitre jusqu'à cette heure, vous avez péché quasi continuellement, oublieux de cette première ablution jaillie du côté du Christ, vous n'avez pas respecté la Majesté divine dans la présence de laquelle vous étiez et vous vous êtes blessé vous-même plus que ne l'eût fait votre ennemi le plus cruel. Comment, si vous y réfléchissez bien, ne pas vous haïr ? Et quoi haïr, sinon ce mal qui nous est contraire et nuisible ? Et qu'y a-t-il de pire que l'opposition au Souverain bien ? Qu'y a-t-il de plus contraire que de rejeter le remède sacré du Sang de Jésus ? Qu'y a-t-il de plus nocif que la mort de son âme ? Or, [119] c'est tout ce que vous vous êtes fait et plus encore que vous ne pouvez l'imaginer.

Vous devez encore penser que plus vous êtes molesté parle dehors, plus vous est close de toutes parts votre voie pour vous empêcher d'errer et de tourner vos affections vers la créature et pour vous faire reposer dans le seul Dieu Très-Haut. Qui donc n'empêcherait l'ouverture de cette porte qui nous permettrait de nous éloigner de Dieu ? Et assurément elle est ouverte par le fait que nous n'aimons pas nos tribulations, qu'on les chasse de notre âme et que l'on préfère se reposer dans les immondices plutôt qu'en Dieu.

Pensez encore qu'à Dieu seul sont dus la révérence et l'honneur ; il est le seul à être aimé

en lui-même et dans ses créatures. Si donc vous aimez vraiment Dieu, vous devez avoir en horreur d'être honoré et chéri des hommes. Et comment n'aurai-je pas en horreur de me voir attribuer ce qui est à Dieu ? Ah ! c'est plutôt le contraire que je rechercherai de peur qu'en voulant me tenir dans le milieu, je ne cours dans l'extrême.

O qu'elles sont utiles, ces afflictions extérieures ! Oui, par elles nous parvenons à la connaissance de notre misère et par cette connaissance de nous-mêmes nous arrivons à celle de Dieu. Plus en effet on se rend compte de sa bassesse, plus on contemple la majesté divine. Et qu'y a-t-il de plus utile d'être ainsi humilié, puis élevé jusqu'aux faveurs célestes ? Qui refusera d'être haï [120] et foulé aux pieds par tous ? Personne assurément, sauf le fou. Et si vous craignez, ô homme, le mal que fait le monde, combien plus devez-vous craindre les châtements de Dieu ? Mais si vous redoutez ces derniers, vous devez aimer et chérir les premiers : car ils sont le chemin de la patrie et la source d'un grand bonheur ; les consolations au contraire conduisent à la peine et sont les occasions de grandes chutes. Ces consolations et ces honneurs, ils infectent et salissent l'âme. Les tribulations, elles, lavent l'âme de ses souillures, la purgent de la scorie du péché, et une fois blanche et pure, elle voit son Dieu.

O Dieu, qui ne désire pas cette grâce, sinon celui qui ne cherche pas à vous voir ou qui ne veut pas s'envoler vers vous ? Comment prouver que l'on est votre véritable ami si l'on refuse de souffrir l'adversité pour vous ? Est-ce que la vraie amitié fait ses preuves au milieu des consolations et des honneurs de ce monde ? Assurément, il y aurait alors peu de méchants, car il y en a peu, il y en a à peine quelques-uns qui ne cherchent pas de consolations. Mais vos enfants certains sont ceux que vous ne cessez de corriger : c'est avec eux que vous demeurez toujours. Qu'on ne refuse donc point ces peines, au contraire qu'on les aime, à moins de ne pas vouloir habiter avec le Seigneur comme son ami spécial et même comme son fils très cher.

Les tribulations nous sont un stimulant [121] perpétuel, elles nous font avancer et courir vers la perfection et gravir les montagnes de la céleste contemplation. Ce sont elles qui nous apprennent à compatir aux souffrances des autres. Comment partagerai-je les injures, les souffrances, les peines du prochain si je ne les ai jamais éprouvées ? C'est ce qui fait dire à l'apôtre : « Nous n'avons point un pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités⁷² ». Il les a, en effet, expérimentées dans son corps comme on l'insinue. Et si nous ne compatissons pas maintenant, comment règnerons-nous avec lui ? Si nous ne sommes pas

⁷² Hebr. 4. 15.

compatissants, comment nous dire membres d'un même corps ? Si nous sommes des membres morts et insensibles, ne reste-t-il pas qu'à nous détacher du corps ? Dites-moi : comment saurez-vous compatir avec le Christ votre Chef, mort pour vous, si vous ne souffrez pas ? Et si vous n'avez pas de souffrance, comment pourrez-vous lui ressembler ? Certes, si rien d'autre ne vous touchait, cette raison seule devrait vous rendre avide de souffrances. Qu'y a-t-il de pire, de plus mortel que de ne pas compatir à la passion du Christ et de ne pas se montrer reconnaissant d'un tel bienfait ? En revanche, quoi de plus fructueux et de plus suave que de compatir absolument du fond du cœur à sa passion ? et pour en arriver juste à ce point, il faut avoir supporté l'injustice. Dites-moi [122] encore : quoi de plus noble que d'être assimilé au Fils de Dieu ? Si nous lui sommes dissemblables par les consolations et les honneurs, comment être ses frères dans le Royaume éternel ? C'est impossible. Quoi de plus abominable en effet que de voir pour moi, une souillure, le Fils de Dieu revêtir l'humanité, supporter les injures et les opprobres, souffrir une mort très douloureuse et très honteuse, alors que je veux être honoré par tous et nager dans les délices ?

O homme ! ô fange et plus que fange ! Pour l'injure que vous lui aviez faite, le Christ s'est condamné à ce supplice ; juge et accusateur, il a

tourné contre lui la sentence et tout en continuant de l'injurier, vous voulez passer devant lui sain et sauf ? Ah ! du moins sous les yeux de celui qui est ainsi affligé pour vous, concevez de la tristesse et offrez-vous de cœur à souffrir des peines semblables. N'en doutez pas du reste, il a été suffisamment châtié, et malgré votre bonne volonté et votre entier désir de souffrir, il ne supportera point que vous éprouviez les mêmes amertumes que lui : il ne veut pas que pour le même crime la passion soit soufferte deux fois. Puis ce que vous regardez comme une injure se changera en honneur ; ce qui vous semble une tribulation vous paraîtra une consolation ; là où vous penserez avoir une grande perte, vous recueillerez beaucoup de fruits. Plus l'injure est violente, plus vous serez honoré. Plus l'affliction et la [123] tribulation sont intenses, plus vous serez consolé. Si vous perdez tout pour lui, vous posséderez celui qui est tout. Mais si vous souhaitez les honneurs, vous serez humilié ; si vous voulez des consolations, vous serez persécuté ; si vous souhaitez les richesses vous serez pauvre. Celui qui cherche autre chose que Dieu se crée des difficultés à lui-même ; s'il a pour sa personne une affection dérégulée, il se suicide. Au contraire, s'il se hait et s'il aime Dieu seul, il le possédera complètement. Celui qui aime Dieu le possède et plus il l'aime parfaitement, plus il le possède complètement.

O hommes très insensés ! Comment ne baissez-vous pas les yeux et ne travaillez-vous pas à vous détester vous et toutes les créatures ? C'est certain, quand vous verrez que vous possédez le Créateur universel et que votre esprit goûtera son repos en lui, tout vous semblera vanité et votre corps tant qu'il est mortel sera pour vous comme une ordure exécration. Celui qui vous affligera jusqu'à la mort vous paraîtra comme celui qui débarrasse votre regard de la vue de la boue ou de quelque immondice. Vous vous réjouissez quand on déteste ce que vous abominez ; de même vous vous réjouirez quand on vous détestera, quand on vous dira des injures ou l'on vous fera des reproches. Et rien ne pourra vous nuire ; les consolations et les honneurs ne pourront vous décevoir puisque vous ne vous souciez point d'eux et [124] que vos désirs leur seront opposés. L'adversité ne pourra vous abattre puisque vous l'aimez ; et même plus forte sera votre tribulation, plus grande sera votre consolation, car en ce cas votre désir sera mieux exécuté.

Et il devrait en être absolument ainsi. Qui ne doit pas se réjouir d'être mis à l'abri de la vanité et uni à la vérité ? Tout n'est-il pas vanité ? Et la vérité qu'est-ce, sinon Dieu ? Aussi faut-il avoir tout en horreur, sauf Dieu et tout ce qui mène à lui. S'il en était ainsi, ô homme, si vous n'aviez d'affection que pour Dieu seul, de soit que pour son honneur, si vous n'aviez pas d'amour propre,

comme il a été expliqué, et si vous vous haïssiez, si vous souhaitiez d'être foulé aux pieds d'autrui, vous cloriez la porte au diable et il ne pourrait plus du tout entrer en vous. Les docteurs s'accordent à le penser, la cause de tout mal c'est la crainte ou l'amour, et même la cause de la crainte c'est l'amour propre. Mais comment pourrez-vous pécher par crainte quand vous désirerez être persécuté, méprisé, foulé aux pieds du monde ? Comment l'amour propre pourra-t-il vous conduire au péché si vous vous laissez souverainement et si vous aimez le seul Créateur ?

Oui, si vous possédez ces grâces, vous arriverez à l'innocence parfaite et à la sainteté consommée ; vous qui fûtes jadis l'esclave du diable, vous serez très élevé dans le Royaume de Dieu. Alors pourquoi tarder à les avoir ? Pourquoi négliger la [125] possession de cette perfection de l'âme ? Dieu refusera-t-il ce don très excellent si nous voulons le lui demander ? Certainement non. Je vous en donne l'assurance la plus complète. Et même c'est bien volontiers qu'il vous l'octroiera. Je ne vous dis pas qu'il vous accordera de souffrir ; il ne concède pas cette faveur à tous, mais il vous donnera la volonté de souffrir, pour vous c'est suffisant bien que ce soit mieux et de vouloir et de souffrir, et qui sait ? Si vous en êtes digne, sa générosité ira jusque là.

Vous direz peut-être : « Il m'est impossible de tant me fatiguer pour arriver à une telle

sainteté, pour aimer Dieu seul, me haïr moi-même pardessus tout et souhaiter d'être honni par le monde ».

Je vous réponds : pour cela il n'est point nécessaire d'un travail extérieur ou d'une force corporelle, mais plutôt d'un repos du corps, d'un travail du cœur et d'une quiétude de l'esprit. Il n'est pas besoin, dis-je, d'un grand travail extérieur, car cela distrait l'homme intérieur. Le travail fait avec piété seul est utile ici comme en tout, pourvu toutefois que l'homme conserve le repos de l'esprit dans le travail. Il n'est pas besoin de la santé du corps, car l'esprit répugne à la chair. Ce qu'il faut, c'est le travail du cœur pour se redresser, s'arracher de toutes nos misères et s'élever vers le ciel, ascension qui requière la paix de l'âme. Car Dieu tient en profonde [126] horreur celui qui le goûte sans se reposer en lui, celui qui trouve presque que Dieu n'est pas suffisant et retourne embrasser ses turpitudes, puis revient ainsi souillé pour embrasser de nouveau le Seigneur. En vérité, nous n'oserions pas agir de cette façon avec un campagnard, et pourtant nous estimons Dieu lui-même au-dessus de tout homme grossier et nous exigeons qu'il satisfasse en tout notre volonté.

Ce n'est point là votre route. Si vous voulez obtenir sans refus, ce don si excellent ou tout autre, approchez-vous de lui avec révérence, reposez-vous en lui, priez-le avec ardeur, qu'il ne

permette pas que vous retourniez à votre vomissement.⁷³ Si vous agissez ainsi, je ne doute pas vous ne soyez illuminé de son éternelle splendeur, que vous ne reconnaissiez vos misères et que vous ne vous haïssiez par dessus tout ; puis vous éprouverez les effets de la bonté divine, vous repousserez tout comme de la boue et vous serez uni par le lien de l'amour à Dieu seul. Daigne nous l'accorder Celui qui est béni dans les siècles. Ainsi soit-il. [127]

CHAPITRE VINGTIÈME

Combien il est glorieux de se transformer en Dieu et comment l'homme peut le faire.

O transformation étonnante de la droite du Très-Haut !⁷⁴ Les hommes, amis du monde, trouveraient admirable que quelqu'un changeât un excrément très fétide en délices immenses et en honneurs terrestres, admirable encore, que pour un peu de boue immonde on possédât la pleine domination ici-bas, autant qu'un empereur dans l'ordre temporel, autant que le Pape dans l'ordre spirituel, sans possibilité d'aucune résistance, admirable que les malins esprits leur obéissent, que le ciel, les étoiles et la terre se gouvernassent d'après leur volonté, qu'ils eussent le pouvoir de donner la mort et de ressusciter et de guérir les

⁷³ Cf. II. Petr. 2. 22.

⁷⁴ Cf. Ps. 76. 11.

malades, de changer le cours de la nature en tout, de jouir de toutes les richesses et délices imaginables en dehors de Dieu et même de celles que Dieu pourrait inventer pourvu qu'elles ne conduisent pas à lui. Et bien, beaucoup plus sans [128] comparaison est admirable, digne de louange et doux le changement qui s'opère quand on se transforme en Dieu. En effet, la distance entre Dieu et l'homme est incomparablement plus grande que celle qui sépare la plus vile des créatures de tout ce que Dieu peut créer en dehors de lui. Et l'homme se transforme en Dieu quand il s'attache à la haine de soi, à l'amour de Dieu seul, quand il ne veut plus trouver d'affection que pour Dieu seul, et que Dieu seul réside en son cœur, quand il ne s'occupe de rien que de Dieu, quand enfin il a une soif ardente que lui, comme son prochain, honore le Seigneur son Dieu.

O transformation désirable ! puisque c'est sûrement l'échange des plaies des péchés contre les plaies du Christ, de la souillure de son esprit contre la bonté divine, de sa bassesse contre la Majesté de Dieu, de ses iniquités contre la clémence de Dieu, de l'amertume de son cœur contre la douceur du Créateur. L'homme transformé est tout à Dieu et ne cherche que Dieu ; son cœur est plein de Dieu même et il est tout en Dieu même ; il est sorti de lui-même et il est entré en Dieu ; poussé par le zèle divin il se

fait la guerre à lui-même comme à son plus cruel ennemi.

Si donc cette transformation est si belle, pourquoi, mauvais serviteur, infidèle esclave, inutile créature, pourquoi différer de l'accomplir ? Prenez garde aussi de ne pas le faire avec nonchalance, pesanteur de cœur, anxiété de la volonté, [129] insensibilité de l'esprit ; au contraire, apportez-y une âme avide, une fervente intention, un amour immense puisque rien n'est plus utile à l'homme, rien plus délectable et rien plus noble. Si donc vous vous dépouillez de vous-même, si de cette façon vous entrez en Dieu, faites en sorte de ne plus pouvoir être rencontré en dehors de lui ; si par faiblesse ou négligence d'esprit il vous arrive d'en sortir, hâtez-vous d'y revenir tout en larmes et priez-le avec instance qu'il vous pardonne et qu'il daigne vous recevoir, vous son fugitif serviteur, et prenez alors fermement la résolution de ne plus sortir de lui. Je ne veux pas dire toutefois que vous vous obligerez à cet engagement sous peine de péché, car nous sommes fragiles et inconstants. Et si vous vous éloignez de lui mille fois, mille fois accourez à lui.

Et voici une bonne règle pratique à la fin de ce chapitre : Personne ne peut vivre parfaitement uni à Dieu si, par une affection, il est lié à une créature ou incliné vers elle. [130]

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

L'homme doit donner volontiers son cœur à Dieu

O Seigneur, vous vous êtes donné à moi et vous me demandez mon cœur. Mais que vaut-il, Seigneur, pour vous qui êtes l'excellence même ? Si j'avais un cœur plus grand à lui seul que tous les cœurs des enfants des hommes et que toutes les affections des anges, et pour parler humainement, s'il était encore plus vaste et contenait réellement et présentement une multitude d'êtres corporels et spirituels, s'il pouvait en renfermer plus que le ciel empyrée, oh ! je vous l'offrirais et je devrais vous l'offrir tout et totalement et très volontiers ! À combien plus forte raison alors, devrai-je vous donner et mettrai-je tout en vous cette petite étincelle de cœur que je possède ! C'est pour moi le bonheur suprême que vous daigniez accepter mon cœur. Et ne serais-je pas fou si je voulais désormais l'appliquer à une créature puisque mon Dieu veut l'avoir ? Je ne veux même plus qu'il demeure en moi, je veux qu'il repose totalement en vous qui l'avez créé pour vous louer. Il vaut mieux que mon cœur [131] réside dans l'éternelle félicité, dans la divine majesté, dans l'immense bonté que dans ma fragilité ; il est mieux dans votre divinité que dans mon iniquité.

Si vous voulez en arriver là, ô contemplatif, formulez-en souvent le désir dans votre cœur et que votre bouche le sollicite avec confiance et Dieu vous accordera le désir de votre âme et

votre volonté ne sera point fraudée ; il élèvera votre âme et la comblera des bénédictions de sa douceur, il l'entourera de sa céleste présence comme d'une couronne de pierres précieuses.

Règle pratique : Personne ne peut trouver parfaitement Dieu sans se haïr totalement. [132]

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Règles par rapport au prochain.

Au sujet du prochain, écoutez ce bref enseignement :

Estimez comme vous-même tout homme de ce monde. Si vous imprimez bien cette sentence en votre cœur, sans aucun doute vous aimerez le bien d'autrui comme le vôtre. Ce qui vous semble utile à son salut vous le chercherez avidement comme pour vous-même par la prière, par la parole et de toute façon possible. Quand vous verrez votre prochain dire ou faire le bien, vous serez rempli de joie comme si vous étiez l'auteur de ce bien. Quand vous saurez qu'il est en état de péché ou affligé d'un défaut dans l'ordre spirituel vous souffrirez amèrement avec lui, vous le retirerez du mal, le mieux possible, et vous le conduirez au bien. Vous compatirez à ses misères corporelles comme si vous les éprouviez dans votre propre corps ; vous le servirez volontiers et avec soin comme vous le feriez pour vous-même ; vous le ferez même avec plus de grâce,

puisque en ce cas la récompense est plus grande et que [133] d'autre part vous devez vous haïr et aimer votre prochain. Si l'on vous offense par parole ou par action, ne vous en souciez pas plus que si vous étiez vous-même l'auteur des paroles ou gestes qui vous offensent : trouvez-y au contraire un plaisir plus doux puisqu'il y a plus ample matière de mérite. Si vous faites ou vous dites du bien, ne vous en élevez pas plus que si c'était l'œuvre d'un autre. Si en présence du prochain vous tombez en quelque défaut sans commettre de péché, n'y faites pas plus attention que si vous aviez agi dans votre particulier sans témoin.

Il est encore très bon, tout en jugeant chacun comme vous-même, de n'avoir pas d'ami particulier ; tous seront vos amis préférés, vous n'aimerez pas l'un plus que l'autre, parce que l'un vous est plus familier et plus connu, mais parce que l'un vous apparaît meilleur, et dans cette mesure-là seulement.

Nous ne devons pas nous éprendre d'affection pour n'importe quelle personne de Dieu, mais seulement pour Dieu considéré absolument en lui-même ou dans ceux qu'il favorise de ses biens immenses et dans cette mesure-là seulement. Nous pouvons cependant prier plus pour ceux envers lesquels nous sommes plus obligés, pourvu que cette prière ne nous fasse pas toutefois négliger les autres.

Ne vous appropriiez qu'une chose : vos péchés, vos défauts, et pour vous juger le plus vil de tous [134] imaginez-vous que non seulement vos péchés personnels, mais encore ceux d'autrui sont à vous, et vous demanderez le pardon de tous, des vôtres et des autres. Et ne dites pas : « Comment puis-je croire que je suis responsable de tous les hommes ? » C'est la charité parfaite qui nous l'apprend puisqu'elle nous unit à eux pour former un bloc. Mais celui-là le voit mieux et est facilement porté à le réaliser qui enracine totalement son cœur dans l'amour et dans la gloire de Dieu et qui ne cherche rien autre en lui-même ou dans le prochain. D'où cette règle pratique tout à fait excellente : Celui qui veut aimer Dieu et le prochain doit avoir soif du seul honneur de Dieu, le rechercher avec une grande avidité et ne viser jamais à rien autre. [135]

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

L'homme doit toujours être bien réglé dans ses pensées, paroles et actions.

Le serviteur de Dieu ne devrait jamais penser, parler et agir en tout et de toute façon, autrement que s'il voyait Dieu face à face. Il n'y a en effet aucun doute, Dieu nous est aussi présent, il nous voit autant que si nous étions dans la splendeur du ciel, sur le trône de la Bienheureuse Vierge bien qu'il ne se fasse pas sentir ici comme là. C'est

pourquoi, bien que nous ne le voyions pas, par le fait que nous savons qu'il est près de nous et même dans l'intime de notre cœur, nous ne devons pas penser, parler ou agir plus ou moins, ou différemment, que si nous le contemplions toujours. Le serviteur d'un empereur, s'il savait que son maître est près de lui et le voit, sans l'apercevoir lui-même, ce serviteur craindrait autant que si lui-même voyait l'empereur et peut-être même davantage. Il n'y a pas de serviteur qui ne conçoive de la vraie crainte, non quand il voit son seigneur, mais quand il en est aperçu. Si un serviteur était sûr que son maître ne peut pas le [136] voir et ne peut pas savoir ce qu'il fait, alors je crois, il ne redouterait plus son chef ; mais s'il savait qu'il est observé par son maître et s'il ne pouvait le découvrir, il aurait alors une grande crainte. Combien plus vis-à-vis de Notre Seigneur qui est en nous et avec nous et voit tout, devons-nous être émus de crainte, de respect, de dévotion, d'amour et de remords de nos péchés ?

Il est en vérité étonnant que cette petite étincelle qui est notre cœur ne soit pas absorbée totalement dans l'immensité de la bonté divine, et que le serviteur de Dieu ne soit pas toujours enivré de l'amour de son Seigneur. Il en serait ainsi, je crois, s'il voulait approcher son cœur de cette charité immense. Et que personne n'en doute, plus on appliquera son cœur à cette bonté infinie, plus on sera meilleur et parfait ; et celui

qui pourrait attacher son cœur au souverain bien et oublier tout entièrement sauf ce bien, celui qui de tout l'effort de son âme tendrait vers lui et s'y reposerait sans chercher à s'éloigner aussitôt d'un si grand trésor, celui-là, je le crois, serait ravi de douceur et transformé en un instant. Alors au milieu des consolations et des peines, des injures et des honneurs, des caresses et des opprobres il passerait insensible, il ne goûterait que Dieu, il n'aimerait que sa seule gloire. Alors il pourrait être dit plutôt possesseur de la patrie céleste que voyageur ici-bas, bienheureux et non misérable, ange et non homme, non pas pécheur, mais saint.

[137]

Si vous désirez en arriver là, ô homme, observez cette petite règle : Celui qui veut être transformé en un instant, doit entièrement désespérer de sa propre force ; puis se confiant pleinement dans les mains de l'infinie pitié, qu'il s'en remette de tout cœur à elle, qu'il n'omette rien, le plus possible de ce qui n'est pas nécessaire et qu'il fasse fidèlement tout ce qui lui semble capable d'augmenter la gloire de Dieu.

Ce que nous venons de dire est un tout à fait grand don de Dieu : que celui qui le possède reconnaisse qu'il le tient non de lui-même, mais entièrement de Dieu et qu'il regarde bien comme certain que, de soi, cela nous est impossible et que l'on est plutôt porté au feu de la mort éternelle.

[138]

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

L'homme en peu de temps peut être parfait.

Quiconque veut par la contemplation parvenir au sommet de la montagne divine, doit faire attention à toujours monter par l'ascension de son esprit et à ne jamais se reposer en temps de veille. Car dans cette montée, le repos consiste à ne pas se reposer, celui qui veut se reposer se fatigue et ensuite ne peut plus bien faire l'ascension ; et même il peut arriver parfois que celui qui veut se reposer se fatigue tellement qu'il ne peut plus monter du tout. Dans le gravissement d'une montagne terrestre, comme la chair est faible, elle exige de temps en temps du repos ; mais dans l'ascension spirituelle comme l'esprit est prompt,⁷⁵ c'est le contraire qu'il faut, à savoir ne pas se reposer ; quand on est lassé, on doit courir plus vite, courir plus fort, on deviendra alors plus frais, plus avide des sommets, le chemin vous paraîtra plus doux, la marche plus [139] facile, plus suave et plus douce, on choisira pour repos de ne pas se reposer.

Qui en doute ? L'âme du contemplatif n'approche-t-elle pas de l'esprit incréé d'autant qu'elle devient plus spiritualisée, plus vivace et plus puissante ? Au voisinage de ce brasier éternel elle s'enflamme et s'anime davantage, elle répare

⁷⁵ Matth. 26. 41.

ses forces qu'elle avait perdues dans l'attente ; elle se rallume après être tombée, elle trouve le repos dans l'action ; elle tend davantage vers le souverain bien, elle le voit plus clairement, elle se rapproche davantage de lui, dans ce but elle fait des efforts haletants et plus violents afin de pouvoir s'unir à lui plus intimement et plus fortement et de goûter sa douceur.

Ils sont donc insensés, ils ignorent ce qu'est la contemplation, ceux qui se reposent pour reprendre force. Qu'ils tiennent pour certain que dans ce repos ils ne recouvrent pas de vigueur mais qu'ils perdent plutôt de l'énergie. Si le contemplatif court vivement, cela lui est doux ; s'il marche normalement, il commence à se fatiguer ; s'il se repose il perd des forces. Aussi n'y a-t-il qu'à monter en hâte avec la Vierge vers les lieux élevés.⁷⁶

Si quelqu'un ne comprend point cela et s'il veut se reposer tout en désirant faire l'ascension, il ne lui reste qu'un remède. Ce remède n'est pas [140] comparable à ce qui a été dit. Mais enfin que le contemplatif imite ceux qui gravissent une montagne terrestre. Ceux qui font cette ascension et qui, fatigués à mi-route, veulent se reposer, ceux-là ne descendent pas se reposer dans la vallée car ils ne parviendraient jamais au sommet et tout le monde les regarderait comme de vrais fous. Tels sont pourtant ces insensés qui ne

⁷⁶ Luc 1. 39.

parviennent jamais au comble de la contemplation, qui aujourd'hui par cette contemplation s'élèvent un peu ou beaucoup, puis dégoûtés reviennent se reposer au lieu d'où ils sont partis, dans l'état d'où ils sont sortis : ils croient que dans la vallée des pécheurs et des vanités, dans la plaine de l'imperfection ils deviendront plus forts pour l'ascension, ils ne savent pas qu'ils auront de la peine à revenir au lieu et à l'état où ils étaient. Et c'est la raison, je crois, pour laquelle aujourd'hui si peu de contemplatifs atteignent les cimes de cette montagne. Si un homme montait aujourd'hui le plus possible et se reposait là sans du tout revenir en arrière, si demain il s'élevait plus haut encore et y fixait les pieds de son cœur et ainsi de suite, je l'affirme, cet homme ferait plus de progrès en un mois qu'un autre en cinquante ans qui rétrograderait pour se reposer et reviendrait sans cesse au même point. Et je crois qu'il serait bientôt transformé en perfection, glorieux devant le Seigneur et chéri de toute la cour céleste. [141]

Sur la montagne craignez-vous encore ? Courrez alors à la caverne du côté du Christ. Si vous ne pouvez pas vous éloigner de la vallée parce que c'est là que vous avez été nourri, et si vous ne voulez point réaliser ce que je viens de dire, au moins descendez dans la vallée de votre misère et de celle de tout le genre humain par vos humiliations et vos compassions envers le

prochain, regrettez vos fautes et celles de vos frères et demandez-en le pardon à Dieu. Qu'il nous accorde cette grâce Celui qui est béni dans les siècles. Ainsi soit-il. [142]

APPENDICE

Comment l'homme doit s'efforcer de compatir au Christ crucifié.

Pour compatir au Seigneur Jésus-Christ crucifié, appliquez-vous premièrement, de votre mieux, à vous unir à lui par un fervent amour, car plus vous l'aimerez avec ferveur, plus vous compatierez à sa Passion ; et plus vous aurez de compassion pour lui, plus envers lui s'enflammera votre affection. L'amour et la compassion s'augmenteront ainsi l'un l'autre jusqu'à ce que vous arriviez à la perfection à moins que se produise un arrêt à cause de quelque misère en vous. Étudiez-vous surtout à repousser toute présomption, défiance et négligence : l'homme doit en effet entreprendre un si noble travail avec humilité, confiance et persévérance, avec la plus grande pureté de cœur possible. Et malgré que l'homme se juge indigne et coupable, cependant il ne doit pas abandonner l'entreprise puisque c'est pour les pécheurs que Jésus a été crucifié. [143]

Première instruction.

Premièrement donc, soyez-lui uni d'un tel amour que votre cœur ne paraisse plus lié à vous-même, mais à lui. Comment pourrez-vous alors ne pas sentir ses plaies ? Quelles souffrances éprouvera-t-il qui ne se répandront pas dans votre cœur ? Étudiez-vous donc le plus possible à faire entrer votre cœur en lui totalement ; regardez-vous, en dehors de lui, comme un néant : souciez-vous de vous-même en dehors de lui, comme d'une paille. Que tout votre souci n'existe ici-bas que pour votre Seigneur souffrant, car c'est à lui tout ce que vous êtes et vous ne devez pas offrir à autrui rien de vous-même. Si donc vous êtes ainsi transporté en lui, je ne puis pas croire* que vous ne soyez blessé de ses blessures, abreuvé de ses outrages, de ses moqueries, de ses opprobres. Quelle immense joie et douceur vous éprouverez alors ! Puisse Dieu, par sa miséricorde, vous le faire expérimenter, car je saurais difficilement vous l'expliquer par la plume. Et si cela vous paraît trop élevé et si vous ne pouvez pas y arriver aisément, vous pouvez encore vous y essayer d'une manière plus primitive, de cette façon :

Deuxième instruction.

Vous devez imaginer quelle passion vous souffririez si vous étiez écorché comme le [144] bienheureux Barthélemy, ou rôti comme le bienheureux Laurent, ou si vos chairs étaient

déchirées jusqu'aux os avec des dents de fer. Imaginez encore d'autres tourments et souffrances, ceux que vous voudrez ; et quand avec ces pensées sur vous-même vous concevrez une certaine horreur de cette excessive passion, alors dites-vous que Notre-Seigneur Jésus-Christ a supporté sur la croix, pour vous, très vil pécheur, des douleurs plus pesantes et plus intolérables que celles que vous auriez à supporter au milieu de ces supplices. Ranimez alors en votre cœur quelles angoisses, quelles afflictions il a souffertes, et quel amour l'a poussé là ; et pendant cette méditation, que votre cœur s'affecte le plus possible de ces douleurs et qu'il se répande en larmes très amères comme s'il les supportait : sans aucun doute elles se changeront en une douceur profonde.

Troisième instruction.

Si ce moyen ne vous réussit pas, faites une expérience plus sensible. Faites-vous une bonne discipline très douloureuse, incapable de vous blesser tout de même à l'excès ; puis en cachette, flagellez-vous bellement, sans épargner votre corps jusqu'à ce qu'il soit bien pénétré par la douleur. Alors quand vous éprouverez ces souffrances, dirigez votre pensée vers le Christ souffrant, méditez sur votre doux et cher époux, [145] votre amour, le désir de votre âme, la consolation des anges, la récompense des

bienheureux ; dites-vous que le Seigneur Jésus-Christ a voulu, pour vous, excrément très vil, souffrir dans son corps des peines sans comparaison de beaucoup plus intenses. Et ne doutez pas que ce dernier remède soit très énergique : c'est par la souffrance que l'homme apprend à compatir à la douleur. A tout cela joignez la prière et invoquez quasi continuellement le Seigneur Jésus-Christ afin qu'il blesse votre âme de ses blessures, afin que par sa passion et ses plaies vous obteniez de sa libéralité ce que vous vouiez.

Quatrième instruction.

Et si tous ces moyens ne peuvent rien contre la dureté de votre cœur, détestez-vous comme un objet immonde, pleurez amèrement et dites : « Jusques à quand la malice de mon cœur l'emportera-t-elle contre mon Seigneur Jésus souffrant ? Ses blessures ont vaincu la puissance du diable, elles ont surpassé la faute de notre premier père, elles ont brisé les portes de l'enfer, ouvert les portes du paradis, et l'abondance de la malice est telle en mon cœur qu'elle n'est pas vaincue par une si merveilleuse bonté ! Quoi de plus inique que moi-même ! quoi de plus grand que la malice de mon cœur ! Malheur à moi ! que ferai-je ? je suis malade à l'excès et je ne puis recevoir [146] le remède de la passion de mon Seigneur Jésus-Christ ! Que mes yeux ne cessent

de pleurer jusqu'à ce que l'abondance de mes larmes amollisse la dureté de mon cœur ! Hélas ! hélas ! où irai-je loin de votre esprit ?⁷⁷ Que ferai-je puisque je ne sais pas donner la vie à mon âme, puisque je ne puis pas goûter l'effusion immense de la clémence divine envers moi ? Je me coucherai sur le fumier et je raserai avec un tesson l'ulcère de mon âme⁷⁸ ; puis je me rendrai malheureux et je ne m'épargnerai en aucune manière jusqu'à ce que dans mon affliction je trouve mon Seigneur affligé.

Il est merveilleux, en vérité, de voir comment l'homme a tant de patience pour lui-même à la vue de l'immense iniquité de son cœur sans en éprouver de douleur. O cœur abominable, voire diabolique ! Jusques à quand résisterez-vous à l'infinie libéralité ? Pourquoi plus vous délecter dans les blessures du péché que dans les plaies de Jésus-Christ ? Pourquoi avoir plus de chagrin d'une petite écorchure de votre pied que de la mort très cruelle de votre Maître, et de la très violente passion de notre Père, de la vie de votre âme, le Christ ?⁷⁹ Existe-t-il une plus grande [147] folie et faiblesse ? O homme ne croyez-vous pas que vous aimez plus celui auquel vous compatissez le plus dans sa douleur ? Alors

⁷⁷ Psalm. 138. 7.

⁷⁸ Job 2. 8.

⁷⁹ Je suis ici l'édition Vaticane qui me paraît la plus correcte et la plus conforme aux meilleurs mss.

aimez-vous donc plus votre pied que votre Maître ? Si votre pied éprouve une légère souffrance, vous souffrez plus avec lui, votre cœur est plus tendu vers lui qu'il ne l'est vers le Seigneur votre Dieu plongé dans les plus vives angoisses et afflications : vers lui votre cœur n'est point ou est peu incliné. O aveuglement immense ! O hommes pires que les serpents, puisque dans le danger ces bêtes, par égard pour leur tête, exposent tout leur corps aux coups ! On dirait vraiment que comme des membres putrides nous avons déjà été séparés de notre chef Jésus-Christ puisque lorsqu'il est blessé, nous ne ressentons pas ses blessures.

Hélas, hélas, mon Seigneur, pourquoi m'avez-vous créé si je ne dois pas vous être uni ? Ou si je vous suis uni, pourquoi ne suis-je pas également blessé avec vous ? C'est pour moi, Seigneur, pour moi que vous avez été frappé, non pour vous, et c'est vous qui portez vos plaies et non moi ! D'où vient cela ? C'est moi qui dois avoir les coups et non vous, puisque c'est moi qui ai péché, moi qui ai mal agi. Mais vous, innocente brebis, qu'avez-vous fait ? Je vous en conjure, que le châtement se retourne contre moi, contre ma demeure familiale ! Rendez-nous, Seigneur, rendez-nous nos blessures de peur que vous, innocent, vous n'apparaissiez coupable en [148] retenant des blessures qui vous sont étrangères, ou alors avec vos plaies gardez nos cœurs. Oui, je veux mourir

si vous ne blessez mon âme. J'abhorre la vue de mon cœur sans blessure, quand je vous contemple, mon Sauveur, fixé ainsi à la croix pour moi, si indigne. Ou bien, Seigneur Jésus, frappez-moi avec vous, ou en vérité, donnez-moi la permission de me transpercer d'une véritable épée ! Je ne veux pas vivre, Seigneur, sans blessure, puisque je vous vois blessé.

Cinquième instruction.

Si tous ces moyens ne vous servent de rien, c'est que vous êtes indigne d'un si grand bienfait : désormais ne vous regardez plus comme un homme, mais comme une bête ; allez habiter avec les animaux, vous êtes indigne de toute autre compagnie. Pourtant si vous vous humiliez beaucoup, celui qui a regardé l'humilité de sa servante⁸⁰ regardera l'humilité de votre âme, il vous donnera un cœur nouveau pour connaître le Seigneur votre Dieu souffrant. Mais quand, Seigneur Jésus, quand cela sera-t-il ? Pour moi différer, Seigneur, c'est la mort. Et si vous attendez beaucoup, peut-être me fondrai-je de désir et alors dans cette défaillance les plaies ne pourront plus s'imprimer pour toujours. Mon [149] âme, ô Seigneur, commence déjà à languir ; je suis réduit quasi au néant, je désire avoir la consolation de vos blessures. O Seigneur Jésus, où est votre sagesse ? Ignorez-vous qu'il vous est

⁸⁰ Luc, 1. 48.

préférable d'avoir votre créature blessée plutôt qu'anéantie ? Ne différez donc pas, je vous en prie, de me blesser pour ne pas perdre par un long retard celui que vous avez racheté par votre précieux sang. Courez, courez, Seigneur Jésus, courez et frappez-moi ; vous ne trouverez peut-être plus rien de moi si vous attendez.

Mais, hélas, combien je suis vil à mes propres yeux. Il semble que Dieu, qui aime ses ennemis, me hâisse ! Alors je lui suis plus qu'un ennemi ? Pour sauver ses ennemis, il a voulu être frappé à mort et moi je me sens défaillir et il ne s'en soucie point. Je ne demande pas qu'il soit de nouveau blessé pour moi, mais qu'il m'applique ses plaies, à moi qui suis presque mort, afin que je ressuscite.

Seigneur Jésus, vous avez voulu que le fer, une de vos créatures insensibles, pénétrât votre corps en le blessant et moi, votre créature raisonnable, vous ne me permettez point d'entrer dans les blessures déjà existantes ? Pourquoi donc ? Mon cœur est-il plus dur et plus vil que le fer ! Croyez-vous qu'il soit plus cruel ? Mais ma cruauté ne vous nuira point, si j'entre, puisque vous êtes insensible. Quand même en effet j'entrerais par vos plaies et j'y circulerais, et je mangerais votre chair par amour, vous demeureriez toujours impassible, [150] mon désir serait à la fois rassasié et de plus en plus enflammé.

Mais pourquoi pousser plus de cris ? Vous tardez, vous ne venez point, mon désir me fatigue, je commence à délirer. L'amour me gouverne et non plus la raison. Ceux qui me voient rient de moi ; je suis enivré de votre amour et ils ne le devinent pas. ils disent : « Pourquoi ce fou vocifère-t-il sur les places publiques » ? Et mon immense ardeur ils ne l'observent pas. Ils ignorent que votre amour, une fois allumé, empêche l'exercice du sentiment, que celui qui vous cherche avec ferveur oublie tout avec lui-même, que celui qui vous cherche avec un cœur pur se soucie peu de l'extérieur et souvent ne fait plus attention à ses propres actions.

Venez, Seigneur, ô bon Jésus, et ne tardez plus de peur que dans l'excès de mon désir je ne devienne tout à fait insensible. Mais peut-être attendez-vous cela de moi pour qu'entièrement détaché de tout j'entre pur en vos plaies glorieuses et que vous blessiez alors tout à fait celui qui vous aime. Alors je dirai et je crierai : « Malheur, malheur à moi, mon Seigneur Jésus ! Comme je vous vois cruellement frappé ! De quelle douleur je vous trouve accablé ! Qui m'accordera de mourir pour vous, ô très doux Seigneur Jésus ? Vous voir vivre dans une si grande douleur, je ne puis le supporter, vous y contempler me cause une horreur excessive. Et vous en délivrer pourtant, serait [151] pour moi la mort. Aussi je suis environné d'angoisses, ce que

je ferai je ne le sais pas, je n'ai qu'à être crucifié avec vous. Si je considère vos maux, je tombe en défaillance ; je m'évanouis de douleur quand je songe que vous supportez ces maux pour moi. Qu'avez-vous fait Seigneur ? Pourquoi êtes-vous monté sur la croix pour moi. être si vil ? Que suis-je moi, méprisable ver de terre, pourriture détestable pour que, vous, le Seigneur universel et la Sagesse du Père, vous deviez subir de telles afflictions ? Pourquoi avez-vous fait un tel changement, donné la vie pour la mort, la vérité pour la vanité, la gloire pour la misère ? Qui pourra deviner et discerner pourquoi vous, le Tout-Puissant, vous avez agi de la sorte ? Votre charité a été excessive, elle nous a révélé un abîme, celui de l'immensité de votre amour, car en vous je ne vois qu'une cause de votre mort, l'excès de votre charité. N'aurait-il pas mieux valu que je n'existasse point, ô bon Jésus, plutôt que d'avoir vécu pour vous tuer ? Comment se fait-il que je ne déchire pas ma chair dans ma douleur, comment toute créature ne me met-elle pas à mort, moi qui fus l'occasion de votre mort ? N'est-ce pas étonnant que je puisse penser à la mort pour moi d'un Seigneur si noble et si bénigne sans en défaillir aussitôt sous le poids d'une excessive tristesse ? Et si ce n'était pas contraire à votre volonté, ne devrais-je pas me tuer d'un vrai glaive dans ma douleur, moi qui fus [152] l'occasion de votre mort ? Il faut donc que

j'use beaucoup de patience envers moi-même, tout comme je supporterai sous mes yeux un de mes ennemis que je désirerais ardemment tuer sans l'oser pour un motif quelconque.

Et n'est-ce pas absolument inique qu'après le bienfait si admirable et si utile de votre passion, je ne cesse point de pécher sous vos yeux, comme si votre passion n'était rien ? Vous vous êtes donné à moi et je vous renie ; vous avez mis les ténèbres en fuite et j'y cours ; vous avez rejeté le monde et j'en fais choix. Ne voyez-vous pas, très patient Jésus, que je m'efforce toujours d'agir contre votre volonté, que je vous résiste ouvertement en face ? Si vous me dites : « Je ne veux pas que tu fasses telle action », je réponds : « Moi je le veux ». Si vous ajoutez : « Je veux que ceci soit fait », je réplique : « Moi, non ». Je sais que vous êtes, mon Seigneur, le souverain bien et que je ne suis rien, et pourtant je n'élève pas plus mon regard vers vous que si vous n'étiez rien, je tourne les yeux de mon corps et de mon âme vers les vanités, vers ce qu'il est même inconvenant dénommer, et mon cœur s'y lie du lien d'amour à tel point qu'il ne peut plus s'élever vers vous son Maître. C'est là certes un abus détestable. Mais, ô bon Jésus, auriez-vous donc voulu mourir en vain pour moi ? Vous m'avez acheté si cher et vous me perdez pour rien ! Immolez-moi avec vous, transpercez-moi de même-afin que je ne [153]

puisse plus être séparé de vous et que j'aie la grâce
de vivre avec vous éternellement. Ainsi soit-il.

*Qui escript et fist ce livre
Soit de tout pechiez delivre
Et celui pour qui ce fu fait
Parviengne à estat parfait.*

Bibl. nat. Paris, f. fr. 926 fol. 110 V^o.
L'Aig. d'Amour, trad. de Simon de Courcy

TABLE

Introduction.....	3
Note.....	8
Prologue.....	12
CHAPITRE I. – Comment l'homme peut avancer de plus en plus dans le bien et plaire davantage à Dieu.....	16
CHAPITRE II. – Qu'il est étonnant que celui qui a goûté Dieu puisse aimer autre chose.....	22
CHAPITRE III. – Pour réprimer les tentations relatives à la prédestination et à la prescience de Dieu.....	23
CHAPITRE IV. – Moyens qui conduisent l'homme au repos de la contemplation.....	26
CHAPITRE V. – Contre l'orgueil.....	29
CHAPITRE VI. – Les tentations sont utiles aux serviteurs de Dieu.....	34
CHAPITRE VII. – Comment l'homme doit ordonner ses pensées.....	37
CHAPITRE VIII. – Comment l'âme dans la contemplation est enivrée par l'amour du Créateur.....	41
CHAPITRE IX. – Comment l'âme, avant le ravissement, est enivrée de diverses manières.....	44
CHAPITRE X. – Que l'homme s'anime de ferveur à la vue des œuvres de Dieu.....	48
CHAPITRE XI. – Que le contemplatif ne juge pas les autres d'après leurs défauts apparents.....	51
CHAPITRE XII. – Du petit nombre de ceux qui obéissent bien.....	58
CHAPITRE XIII. – Question faite par la chair à Dieu le Père au sujet du Christ. Réponse de Dieu le Père.....	63
CHAPITRE XIV. – L'homme doit méditer volontiers la passion du Christ et cette méditation est très fructueuse.....	68
CHAPITRE XV. – Méditation du Vendredi Saint.....	77
CHAPITRE XVI. – L'homme contemplatif doit se réjouir du bien du prochain.....	82

CHAPITRE XVII. – Que l'homme contemplatif ne juge point les autres plus imparfaits que lui.....	82
CHAPITRE XVIII. – Comment l'homme doit s'exciter à l'amour de Dieu et comment il peut enflammer son cœur.....	92
CHAPITRE XIX. – Que l'homme se hâisse complètement pour aimer Dieu parfaitement.....	103
CHAPITRE XX. – Combien il est glorieux de se transformer en Dieu et comment l'homme peut le faire.....	113
CHAPITRE XXI.–L'homme doit donner volontiers son cœur à Dieu.....	115
CHAPITRE XXII. – Règles par rapport au prochain.....	117
CHAPITRE XXIII. – L'homme doit toujours être bien réglé dans ses pensées, paroles et actions.....	119
CHAPITRE XXIV. – L'homme en peu de temps peut être parfait.....	122
APPENDICE. – Comment l'homme doit s'efforcer de compatir au Christ crucifié.....	125